

# Carbo 4

EMERGENCY DOOR  
SEE INSTRUCTIONS BELOW

Panique dans la ville

Jean Marc Martel

Les Éditions Jean Marc Martel

# **Panique dans la ville**

**Jean Marc Martel**

**Romans policier**

**Les Éditions Jean Marc Martel**

**Du même auteur :**

Série policière CARBO, en 15 volumes.

- 1– Les griffes de la drogue© date de parution : 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 3– Vol de diamants©1993
- 5– Grabuge à l’université© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2011
- 15– Incendie criminel© 2011

**Le Justicier**© 1995

**L’Inceste... c’est pour la vie**© 1996

**Élen**© 1997

**Justice Maudite**© 2003

**Que l’on continue... Julie**© 2003

**Journalisme d’enquête sur la construction**© 2011

**Opération Cobra**© 2011

**Le Québec Noir**©2011

**Série Érotico-sensuelle :**

**Myriam**© 2011

**Marie-Lou**© 2011

**Mireille**© 2011

**Katrine**© 2011

**Je me hais...Je m’aime**© 2011

**Lina**©2011

**Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel.**

**Dépot légal : Bibliothèque Nationale du Canada  
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ**

**4 ième trimestre 2011  
ISBN : 978-2-924103-00-5**

**Ce roman est publié par Les Éditions Jean Marc Martel sans aucune aide gouvernementale.**

**Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété exclusive de l'auteur. Aucune reproduction, de quelque manière que ce soit, partielle ou complète, est interdite sans l'autorisation de l'auteur.**

[jeanmarc-martel@hotmail.com](mailto:jeanmarc-martel@hotmail.com)

---

## **Partie un**

Les grands froids de l'hiver, installés pour plusieurs mois sur la ville de Québec, étaient accompagnés de fortes chutes de neige. Les entrepreneurs, préposés au déneigement, n'en finissaient plus de déblayer autoroutes, boulevards, routes secondaires et rues des municipalités. Certains s'arrachent les cheveux pour trouver des endroits où déverser et accumuler ces montagnes de neige, en attendant que le chaud soleil du printemps la transforme en eau.

Comme chaque fois qu'il le pouvait, Carl Bouchard marchait en soirée. Il aimait parcourir les rues de la Hauteville, sur Grande-Allée et les rues avoisinantes. Il observait les gens qui passaient, sans rien voir la plupart du temps, alors que d'autres comme lui, dégustaient les beautés architecturales. Ces vieilles bâtisses aux longues histoires du passé qui faisaient jaser le présent et se battaient pour résister au futur.

Carl s'amuse par neige abondante ou légère, par vent léger ou violent. C'était là l'une de ses méthodes de relaxation. Toutes ces lumières qui brillent, la fumée qui sortait des cheminées surchauffées lui faisait apprécier cette odeur du bois de chauffage. À la grande joie des amateurs du grand air, les automobiles étaient moins nombreuses dans les rues. Il aimait se laisser aller à certains sentiments, car trop souvent au cours de son travail, il devait les refouler.

La promenade terminée, il rentre chez lui, prend un bon livre, accompagné d'un verre de *Johnnie Walker*. Il s'allonge confortablement, sans amis, sans télévision, préférant une musique douce. Le parfait décontracté du vieux garçon, le repos du guerrier, après ces dures journées passées à combattre le crime dans les dossiers précédents.

Le niveau des crimes violents a augmenté de façon marquée ces dernières années. La police manque d'effectifs et de budget pour engager d'autres policiers. Les Gouvernements coupent partout où ils le peuvent, sauf dans leurs privilèges ou dans leurs poches. Les folles dépenses s'accumulent les unes sur les autres, exaspérant une grande partie des citoyens. D'autres se contentent de s'y soumettre en silence, pendant que certains démontraient leur mécontentement, s'adonnant au marché noir des cigarettes ou de l'alcool, évitant ainsi de payer les taxes exorbitantes et injustes. De plus en plus de gens cherchent par tous les moyens à s'y soustraire, employant toutes les échappatoires possibles et impossibles pour sauver ce qu'ils gagnaient de peine et de misère.

Le temps était à la démonstration de force dans le domaine de la construction. Bientôt, d'autres s'y joindraient, poussés à coups de pied dans le cul par leur syndicat. Ces derniers criaient à qui voulait l'entendre, la violence sous toutes ses formes, mais une fois les syndiqués enragés, les dirigeants tentaient de les désamorcer. C'était là le jeu pour tenter de sauver les millions en revenus qu'ils perdraient. Les conditions de travail de leurs membres ne semblaient pas être leur plus grande préoccupation. Leurs grands cris sonnaient faux. C'était si facile de dire: « *les travailleurs veulent le retrait de la loi 142, sans pour autant que les travailleurs eux-mêmes n'en connaissent pas le véritable contenu.* » Les syndicats protestaient automatiquement à tout ce que voulait leurs imposer le Gouvernement.

Carl était là, livre déposé sur ses cuisses, ressassant tout cela dans sa tête. En était-il rendu lui aussi à s'en foutre comme tout le monde? Il avait déjà rêvé de combattre le Gouvernement dans ses folies, mais ils n'y connaissent pas vraiment grand-chose. En avait-il encore envie ou était-il devenu lui aussi l'un des moutons du troupeau? Il dépose son livre, sans y avoir lu une seule ligne. Le téléphone vient de le tirer de ses pensées. Sans décrocher, il préfère écouter le répondeur.

- Carl, c'est moi. Tu veux me répondre? demande Josiane.
- Bonsoir! Je t'écoute petite sœur, le nom amical qu'il lui donnait
- J'avais le cafard, je voulais parler à quelqu'un.

– Tu m’as pressenti, j’étais à penser dans quel genre de situation on se retrouvait aujourd’hui. J’en étais à me demander dans quelle merdier nos gouvernements allaient-ils nous entraîner? En fait, je me sentais un peu laconique, un peu désabusé. Il serait temps que nous ayons un peu de travail, sinon je sens que je vais ruer dans les brancards.

– Je te comprends, mais ce n'est pas ça que je voulais entendre.

– Excuse-moi, je ne voulais pas te démoraliser. Parlons d'autres choses...

– Tu veux venir prendre un verre avec moi?

– Donne-moi quinze minutes et je suis chez toi. À tantôt!

Bien qu’il se fasse tard, Carl se rend chez sa seule vraie amie. Lorsqu’il arrive, il la serre tendrement contre lui pendant quelques secondes.

– Je suis heureuse que tu sois ici. J'en avais vraiment besoin. Tu es le seul à qui je peux faire appel. Merci d'être venu!

– Tu n'as pas à me remercier, je serai toujours là pour toi. Peu importe tes besoins. Tu es pour moi, après Tantie, l'une des seules personnes auxquelles je tiens. Tu sais, ça me fait autant de bien qu'à toi.

– J'avais besoin de parler et de sentir quelqu'un tout près.

Ils passent une partie de la nuit à parler de choses et d'autres, sans regarder l'heure. Elle se serre contre lui, comme une sœur qui aurait besoin d'un frère qu'elle n'a pas eu, sans arrière-pensée, sans envie charnelle. Seulement pour trouver cette chaleur humaine nécessaire à tous. Depuis sa première

rencontre avec Carl, elle avait cru l'aimer d'amour. Aujourd'hui, elle le sait que c'était l'homme, le grand frère, le confident dont elle avait besoin. Dans ses bras, elle se sent en grande sécurité. Cet homme dur et tendre à la fois, fou et intelligent, si riche de sentiments qu'il refoulait sans cesse par crainte d'être découvert. De si grosses mains si douces, ces yeux perçants et compréhensifs, ce visage angulaire aux traits durcis et au sourire franc. Cet homme, qui ne pouvait être malhonnête, était d'une grande générosité. C'est ainsi qu'elle le voyait maintenant et elle voulait le lui dire.

Carl la quitte vers les quatre heures du matin, grandit de ces confidences. Il se sent revivre d'avoir enfin près de lui, la sœur qu'il n'avait jamais eue.

~

Malgré qu'il n'ait dormi que quelques heures, il se lève tôt, mais combien reposé. Il est heureux. Il ramasse le journal du matin laissé à sa porte par le surveillant de nuit. Machinalement, il le dépose sur le comptoir tout en pressant le bouton de mise en marche de la cafetière. Après un grand verre de jus d'orange, accompagné de quelques vitamines essentielles, vieille habitude transmise par sa mère qui disait que cela éloignait la grippe ou le rhume, toujours un risque en hiver.

Alors qu'il vient de verser son café, il jette un œil rapide sur les premières pages du Journal de Québec. Nordiques perdus; Canadiens perdus; accident d'automobile versus camion; plus bas une photo d'une jeune fille avec

mention disparue, voir page cinq. Par curiosité, il tourne nonchalamment les pages en s'arrêtant surtout aux titres.

Carl referme le journal sans poursuivre sa lecture. Il préfère prendre un copieux petit déjeuner. En route pour son bureau son iPhone sonne.

– Carl, c'est moi, dit Josiane. J'ai quelqu'un pour toi au bureau.

– Je suis là dans dix minutes.

Le trajet de son domicile au bureau se fait rapidement. À son arrivée, Josiane lui présente son visiteur, le juge Jean-Jacques Fournier. Carl Bouchard invite l'homme à le suivre dans son bureau, après qu'il lui eut offert un café que son client refuse.

– Que puis-je faire pour vous, monsieur?

– Sans doute avez-vous lu les journaux du matin, surtout en page cinq.

– Si vous faites référence aux disparitions de jeunes filles, je répondrai non.

– Je viens vous demander votre assistance pour une disparition. C'est-à-dire la disparition de ma fille. Elle n'est pas rentrée hier soir après ses cours. Ce n'est pas son habitude. Elle nous avise toujours si elle a un retard.

– Avez-vous fait appel à la police et aux médias?

– Je dois vous avouer que non.

– Vous pouvez me dire pourquoi.

– D'abord, à cause de mes fonctions et de celles de ma conjointe. Elle est partie des hauts fonctionnaires du Gouvernement. Ensuite, je voulais vous

consulter auparavant. J'en ai discuté avec elle hier soir et nous en avons conclu qu'il serait préférable de s'adjoindre une personne comme vous. J'ai pris certaines références sur vous et ce qu'on m'en a dit, m'a fort impressionné, surpris et encouragé à vous joindre.

– Laissons les compliments. J'aimerais que vous sachiez que mes méthodes ne sont pas celles de la police. Quelques fois, je dois outrepasser les barrières des lois. Je les élargis, tout en étant prudent pour arriver à mes fins.

– Monsieur, il ne s'agit pas de lois ou de vos méthodes, il s'agit de notre fille qui n'est pas rentrée à la maison depuis deux jours.

– Pourquoi n'être pas allé à la police? demande Carl.

– Si vous nous le conseillez, nous irons. Nous ne voulons pas de publicité dans cette affaire. Nous sommes conscients que les journaux en général peuvent nous aider, mais ils peuvent aussi nous nuire. Nous avons jugé que nous vous ferions confiance. Les familles des autres jeunes filles ne semblent pas suffisamment à l'aise financièrement pour payer ce que nous pouvons faire. Ce sera pour nous et pour elles que nous le ferons. Si toutefois ces dossiers sont reliés entre eux, bien entendu.

– Il est bien évident que j'aurai à travailler autant sur les trois autres cas que sur celui de votre fille, à moins d'être fortement convaincu qu'il n'y a aucun lien. Mais, je vous conseille de faire rapport à votre corps policier dans le plus court délai. Cependant, vous pouvez demander à ce que cela demeure hors d'atteinte des médias. À tout le moins, le temps que nous sauverons

dans l'anonymat sera du temps de gagner. Autre chose, ne parlez pas à la police que vous avez mis un privé sur le dossier, sinon ils mettront votre dossier sous la pile. J'espère que vous en êtes conscient.

– Ne vous en faites pas, je m'occuperai personnellement à voir que ces gens s'en occupent.

– Monsieur Fournier, y a-t-il quelque chose de particulier relié à cette disparition?

– Je suis un peu surpris par cette question, néanmoins, je vais vous répondre que non. Notre fille est comme toutes les autres, une enfant très sage, studieuse et nous connaissions ses fréquentations. Il n'y a ni drogue ni boisson ni fréquentations douteuses. Je pense que nous avons toujours été des parents soucieux de notre fille et complice envers elle. Vous savez, nous aimons notre fille et nous souhaitons du plus profond de notre cœur qu'elle nous revienne. Je pense que dans mon travail, j'ai vécu des expériences terribles, je suis en mesure d'imaginer le pire. Ce qui n'est pas le cas de ma conjointe.

– Comment se nomme votre fille?, monsieur Fournier.

– Mélanie, elle a 17 ans, mesure un mètre quarante, cheveux noirs mi longs. Voici une photographie prise il y a deux mois à peine lors de son anniversaire de naissance. Je vous remets aussi une liste de ses amis les plus proches ainsi que des lieux qu'elle fréquentait. Je sais très bien que la police reçoit des dizaines de disparitions qui sont pour la plupart, des gens âgés ou

malades qui se sont perdus, ou encore des jeunes qui font une fugue du foyer. Je suis conscient qu'ils sont débordés. Je ne veux pas être pessimiste, mais je sais que la majorité n'est jamais localisée. Je pense qu'en vous confiant ce dossier, c'est donner une chance à ma fille d'être retrouvée, si jamais elle est dans une mauvaise situation.

– Je respecte vos idées et votre désarroi. Je dois cependant être plus terre-à-terre, je dois vous parler de mes honoraires.

– Avant que vous n'alliez plus loin, je veux que rien ne soit ménagé pour la retrouver. Je paierai ce qu'il faut. Notre fille n'est pas une question d'argent, c'est beaucoup plus important. Allez-vous prendre ce dossier? Monsieur Bouchard.

– Je ne vois pas de raison pour le refuser. Cependant, n'oubliez pas d'aviser la police dans le plus bref délai. J'aurai certainement besoin d'une foule d'informations concernant votre fille.

– Nous serons à votre disposition, 24 heures sur 24, ma conjointe et moi. Vous avez les numéros pour nous joindre en tout temps.

– Je ne veux pas à avoir à vous courir à six ou sept numéros différents. Je vais vous donner mon numéro de cellulaire. De cette manière, vous n'aurez pas à restreindre vos activités et moi, les miennes. Ne me téléphoné pas pour avoir des nouvelles, je vous en donnerai quand j'en aurai.

– Je vois que vous ne faites pas les choses à moitié, monsieur Bouchard. Nous nous soumettrons à vos exigences. Voici 10 000 \$ en argent pour couvrir vos

frais de base. Le solde vous sera versé sur demande, au besoin, sans discussion de notre part, pas plus que sur les manières ou les méthodes que vous aurez à employer.

– Je vois que nous nous sommes compris.

– Je vous remercie d'avoir bien voulu prendre ce dossier. Vous nous soulagez d'un poids énorme et cela nous donne un espoir plus grand de la retrouver.

Les deux hommes se serrèrent la main et le juge quitte les lieux, gardant la tête haute, mais le visage triste. Carl demande à Josiane de le rejoindre.

– Tu déposes cet argent dans le coffre et tu me fais une photocopie de ces papiers.

– Nous avons un nouveau client, fait remarquer Josiane.

– Oui, une quatrième disparition de jeune fille.

– Celle qui était dans le journal de ce matin.

– Non, celle-ci ne se retrouvera pas dans les journaux, à moins d'y être contraint.

– Ah bon! se contente de répondre la secrétaire.

– Je vais me rendre au Journal de Québec, puis je ferai une tournée des corps policiers impliqués dans les autres cas. Nous allons devoir en tenir compte dans notre dossier, jusqu'à preuve du contraire, c'est une suite. Je vais essayer de ramasser toutes les informations pertinentes et nous regarderons cela ensemble ce soir.

Carl quitte son bureau en direction de Ville de Vanier où se situent les bureaux du Journal de Québec. Il demande à voir le journaliste Michel Frappier avec qui il avait déjà eu à travailler et qui plus est, était le signataire de l'article touchant la disparition des jeunes filles. Il obtient sans peine la rencontre.

– Comme ça vous êtes un privé monsieur Bouchard, fait remarquer le journaliste avec un air de dédain.

– C'est exact et je voudrais discuter avec vous des trois disparitions de jeunes filles.

– Alors vous êtes l'un de ceux qui exploitent les pauvres gens avec leurs enquêtes Jobidon. (Enquête faite sans talent et connaissance)

– Vous avez une bien piètre opinion des privés, monsieur Frappier. Vous devez être l'un de ces soi-disant journalistes qui ne recherchent que le coup d'éclat, le sensationnel. Une fois votre article écrit, vous vous foutez bien des répercussions qu'il aura sur les gens, des conséquences et du mal que vous aurez fait.

– N'en mettez pas plus que ce que le client n'en demande, monsieur Carbo. Je ne vous ai pas assommé à ce que je sache.

– Je n'ai pas de temps à perdre à répondre à vos affirmations gratuites. Il se lève et marche vers la sortie du bureau.

– Attendez! Assoyez-vous, je ne voulais pas vous insulter. C'est que nous sommes habitués à être en contact avec certains de vos confrères peu scrupuleux. Excusez-moi si je vous ai blessé. Je vous écoute.

– Je voudrais consulter tous les articles que vous avez écrits sur la disparition des trois jeunes filles. Également, si vous avez des notes personnelles ou des choses que vous n'auriez pas voulu transmettre à vos lecteurs, cela pourrait m'être utile.

– C'est possible, prendriez-vous un café? Je reviens.

Carl demeure assis, ayant peine à contrôler sa colère. Il aurait bien aimé donner une bonne correction à ce salaud qui se permettait de salir la réputation des privés. Il avait toujours eu de la difficulté à s'entendre avec les journalistes en général, quoiqu'il avait de bons amis dans ce milieu. Trop peu étaient professionnels. Il était toujours plus facile de critiquer que d'apporter une solution à un problème, si petite soit-elle. Certains avaient tendance à oublier qu'ils devaient rester neutres. Leur principal travail étant de rapporter la nouvelle et non pas de la déformer pour qu'elle soit plus éclatante. La déformation des faits était devenue trop fréquente et biaisait souvent la vraie nouvelle. Trop d'entre eux s'érigeaient en juges, alors que le jugement appartient au public lecteur. Il était devenu trop facile de juger sans vraiment connaître le fond des choses. Certains journalistes avaient oublié leur rôle qui était de fouiller la nouvelle pour en connaître tous les aspects avant de la diffuser. Que pouvait-il y changer? Partout, le sensationnalisme surpassait le respect de la souffrance humaine et même de la vie privée.

Ceux-là mêmes qui brandissaient largement la sacro-sainte liberté de presse avaient tendance à oublier la liberté fondamentale des individus au droit à la vie privée. Il est tiré de ses pensées par l'arrivée du journaliste.

– Voilà, je pense avoir tout ramassé. Mais dites-moi, pourquoi un privé fait-il une enquête de ce genre?

– Assurez-moi de votre confidentialité et je vous dirai le pourquoi.

– Je vous assure que je ne publierai rien concernant notre rencontre, de tout ce qui pourra se dire ici. Je vous en donne ma parole.

– D'abord, j'ai un client dont je dois garder l'anonymat. J'enquête sur ces disparitions à la demande de quelqu'un qui est inquiet de sa fille. Ce qui, à mon humble avis, est bien légitime. C'est un peu un service personnel que je lui rends.

– J'aimerais de votre côté, m'assurer de votre collaboration. C'est donnant donnant, vous comprendrez que j'ai aussi des lecteurs à satisfaire.

– Si des développements importants survenaient dans mon enquête, vous en seriez le premier avisé.

– Quant à mes notes personnelles, je ne peux vous les remettre, mais si vous voulez bien, regardons-les ensembles.

Les deux hommes regardent tous les papiers et Carl prend quelques notes, avec la permission du journaliste et, avant de le quitter, il s'excuse du dérangement causé.

– Ce n'est rien, monsieur Bouchard, j'ai été heureux de vous rencontrer.

– Je vois que vous avez pris le temps de faire votre petite enquête sur moi.

– Non pas vraiment, mais j'en sais suffisamment pour vous faire mes excuses. Je suis désolé de vous avoir reçu de la sorte. Laissez-moi votre carte, on ne sait jamais.

Carl lui remet sa carte et quitte sans ajouter mot. Michel Frappier le regarde s'éloigner, tapant la petite carte sur le bout de ses doigts. L'ex-policier se rend à la Centrale du Parc Victoria, où il avait rendez-vous avec Eddy le « *Bougonneux* » Richard. Il fut reçu avec enthousiasme au bureau des Crimes Majeurs. Il y connaissait plusieurs des vieux policiers enquêteurs. Bien sûr, il se fait parfois tirer la pipe, mais personne n'est vraiment méchant à son endroit.

On lui remet certains documents et il a pu s'entretenir avec les policiers chargés de ces dossiers. Personne ne questionne la raison de ses demandes, comme s'ils avaient reconnu en Carl un appui de taille à leur travail. Un certain respect pour ce qu'il a été avait certainement servi de poids dans la balance. Il quitte la Centrale pour se diriger à Sillery où il doit rencontrer d'autres policiers. Il obtient de leur part une bonne collaboration, ces derniers ne voulant pas nuire à leur propre dossier. Il retourne au bureau, histoire de tout réviser ses informations.

– Tiens, voilà d'autres détails à porter au dossier. Tu as les photos et tout ce qui s'y rattache. Nous allons devoir monter un tableau de chacune des

disparues en y affichant les détails respectifs. Ainsi nous pourrons y référer rapidement. Mets tout ça sur ordinateur, je m'occupe du tableau. Tu viens manger avec moi? demande, Carl.

– Comme tu voudras, c'est toi le patron.

– Ce n'est pas comme employée, mais comme amie que je t'invite.

– Ce qui veut dire que c'est toi qui paies, ajoute, Josiane en riant.

– Tu ne changeras donc jamais toi, répond Carl en la serrant contre lui.

– Laissons faire les accolades et allons manger.

Ils prennent un bon repas à la *Boustifaille*. Carl explique sa rencontre houleuse avec Frappier du Journal de Québec. Ils en rient tous les deux. De retour au bureau, chacun de leur côté, ils font une mise à jour de tous les papiers et les notes récupérées en avant-midi. Un grand tableau est préparé dans le bureau de Carl. Ainsi il l'aurait constamment sous les yeux. Une fois le tout terminé, il avait maintenant une bonne vue d'ensemble des quatre dossiers. Jusqu'à ce jour, aucun point commun si ce n'est, qu'elles étaient toutes quatre disparues dans la région de Québec. Il avait en tête tous les détails importants ainsi que la photo de chacune d'entre elles.

– Josiane, il faudra faire une mise à jour de ce tableau tous les jours, c'est très important. Je veux aussi que toutes les informations soient entrées à l'ordinateur. Je sais que ce ne sera pas facile, mais il faut le faire, c'est essentiel.

– C'est toi qui le sais.

– Je voulais aussi te dire que je pense sérieusement à engager une secrétaire pour te seconder. Je sens que très bientôt tu seras débordée.

– Tu as raison, je ne peux être partout à la fois.

– Nous verrons ce que nous pourrons faire après ce dossier. Pour l'instant on ferme les livres. Il se fait tard.

– OK! À demain, et passe une bonne fin de soirée.

Carl embrasse, comme à chaque fois qu'il en avait l'occasion, son indispensable secrétaire, assistante, amie et presque sœur, Josiane. Elle avait pris une place énorme dans sa vie tant personnelle qu'en milieu de travail. Cette femme qui avait été l'amorce à cette nouvelle carrière et à sa nouvelle manière de voir la vie. Tous deux, à un certain moment de leur vie, ne croyaient plus en rien. Aujourd'hui, ils se complètent comme un ensemble indissociable. Il la regarde sortir du bureau, toujours ce beau et grand sourire, cette envie de vivre et ce cœur aussi grand que ses espérances. Une fois la porte refermée, il communique avec la résidence des Fournier.

– Madame Fournier, je vous prie.

Quelques secondes passèrent et la femme vient répondre.

– Ici Diane Fournier, je vous écoute.

– Madame, je suis Carl Bouchard, l'enquêteur engagé par votre mari. Vous serait-il possible de me recevoir à votre domicile demain en avant-midi?

– Bien sûr, je n'y vois pas d'inconvénient, dix heures vous irait-il?

– J'y serai madame, bonne fin de soirée.

Une fois son rendez-vous confirmé, Carl quitte à son tour le bureau et se rend directement au Stars Vidéo sur la Route de l'église. Jean le reçoit comme à chaque fois avec sa belle humeur. Une demande lui est faite pour la reproduction des quatre photographies remises, au nombre de cent exemplaires, dûment identifiés. Jean lui promet le tout pour le lendemain en après-midi.

– Jean, j'aimerais en avoir au moins une dizaine de copies de celle-ci dans le plus bref délai.

– Dans deux heures, ce sera prêt.

Carl décide d'aller prendre un souper léger en attendant de pouvoir disposer de ses photos. Deux heures de repos à la *Boustifaille* seraient les bienvenues. Il profite de cette relaxation pour lire un journal de langue anglaise, afin de voir des nouvelles de l'autre monde. Il discute quelques minutes avec son vieux copain Charles Ducroix, le proprio.

Après s'être rendu chez Stars Vidéo, il fait la tournée de quelques endroits fréquentés par les jeunes filles de bonne famille. Personne ne possédait d'information pertinente à son dossier. Il sait, par expérience, que les disparitions sont les dossiers les plus difficiles à travailler. Ceux-ci demandaient un travail ardu et qui ne rendait jamais le résultat équivalant à la somme de travail fourni. Dans ce cas précis, il avait l'avantage de posséder

le dossier de base de deux corps policiers, donc une certaine partie du travail déjà effectuée. C'était aussi à la lumière de ces dossiers qu'il avait pu élaborer un certain plan de travail.

Il rentre chez lui peu après minuit, bien convaincu de prendre une bonne nuit de sommeil. Il en aurait besoin dans les jours à venir.

## **Partie deux**

Il est trois heures du matin lorsqu'il regarde le cadran après avoir été réveillé par la sonnerie du téléphone. Qui osait le réveiller à cette heure?

– J'écoute, se contente-t-il de répondre.

– Carl, c'est Eddy de la SM Québec. Tu es réveillé mon vieux? demande, en riant le policier.

– Tu le vois bien, je te parle. Tu dois avoir une sacrée bonne raison pour me téléphoner à cette heure. Tu n'as donc aucun respect pour les honnêtes gens?

– Embarque dans tes culottes et rapplique ici. Quelqu'un t'attendra à l'entrée principale du Parc Cartier-Brébeuf.

– Tu y fais du tourisme?

– Fais vite mon vieux, je ne passerai pas la nuit à t'attendre. C'est une faveur que je te fais. Arrive!

– D'accord, donne-moi quinze minutes, salut!

Carl arrive comme un coup de vent. Il s'identifie à un policier en uniforme qu'il croise. Ce dernier l'accompagne près d'un boisé où était rassemblé passablement de monde. Des lumières alimentées par une génératrice éclairaient vers le dessous des arbres. Un homme était accroupi près de quelque chose qu'il devine être un corps humain, même s'il avait souhaité se tromper. Le pathologiste de la Morgue Provinciale était sur place, examinant soigneusement le corps en début de putréfaction interne, mais relativement bien conservé à cause de la température froide depuis les deux dernières semaines.

Eddy l'attire à l'écart sur un signe de la tête.

– Carl, c'est à quatre-vingt-dix pour cent la première jeune fille disparue. Selon Jolicoeur, le pathologiste, elle est morte étranglée. Pour le reste, on n'en sait rien. Il faudra attendre après l'autopsie pour en être certain.

– Tu permets que j'y jette un coup d'œil de près?

– Bien sûr, tu connais le docteur. Alors, fais comme chez toi, de toute manière le corps est prêt pour le transport.

– Tu me tiens au courant des résultats de l'autopsie, j'y tiens. J'espère me tromper, mais je pense qu'on s'en va vers quelque chose de pas joli du tout.

– Ouais! C'est bien ce qui me fait peur aussi. Enfin! Que veux-tu, c'est la vie. Meurtre, meurtre et meurtre, tout le monde veut régler ses problèmes en se faisant justice lui-même. Notre travail est rendu tellement lourd, qu'on a plus que le temps de faire des rapports. Salut!

Le vieux policier s'éloigne, la tête basse et les deux mains dans les poches de son manteau. Pendant ce temps Carl s'avance près du corps et salue le docteur Jolicoeur.

– Tiens un revenant, comment vas-tu?

– Aussi bien que l'on puisse se porter en de pareilles circonstances. Vous permettez que je jette un petit coup d'œil?

Il examine rapidement le corps de la jeune fille, remarquant lui aussi sous le col roulé les marques de strangulation.

– Le gars qui a fait ça avait une certaine force musculaire. Elle a le cou brisé, avoue le pathologiste à Carl. Vous pouvez faire votre travail, messieurs, dit le médecin en s'adressant au personnel du transport des corps.

Carl rentre chez lui. Couché, il ne peut fermer l'œil du reste de la nuit. Les images qu'il avait vues lui trottaient dans la tête. Il décide de se lever pour se rendre au bureau. Quelque chose le poussait à agir rapidement. Il lui faut résoudre ce dossier avant qu'il ne soit trop tard. Il entrevoit le pire, espérant de tout son cœur se tromper. Une fois au bureau, il repasse tous les éléments et les informations en main, sans trouver la moindre similitude entre les quatre disparitions.

À son arrivée, Josiane est surprise de trouver son patron au bureau de si bonne heure, elle ne peut s'empêcher de lui en faire la remarque.

– Je suis crevé. Le pire est que je crois qu'Eddy a retrouvé le corps de la première jeune fille disparue. Elle était sous un arbre dans le Parc Cartier-Brébeuf. C'est un promeneur et son chien qui l'ont découvert.

Carl résume à Josiane les événements de la nuit.

– Je pense qu'il va falloir accélérer le dossier en mettant les bouchées doubles. Si les Fournier apprennent cette nouvelle ce matin, ce sera la panique générale. Je dois donc y aller tout de suite pour prévenir le coup. J'ai mon téléphone, si tu veux me rejoindre.

Il était à peine huit heures lorsque Carl sonne à la porte de la résidence de ses clients.

– Que faites-vous ici à cette heure? demande, madame Fournier.

– J'aimerais m'entretenir avec vous et votre mari. Je m'excuse pour cette visite imprévue, mais je devais le faire.

– Vous me faites peur, monsieur Bouchard. Serait-il arrivé quelque chose à notre fille?

– Non, soyez sans inquiétude. Cependant, je me devais de vous annoncer quelque chose avant que vous ne l'appreniez par la radio ou les journaux.

– Mon mari va nous rejoindre dans un instant. Passez au salon, je vous prie, l'invite, madame Fournier.

Une fois le couple réuni, Carl leur explique la découverte de la nuit. Il tente de les rassurer, mais la mère inquiète ne peut s'empêcher de pleurer, devenant presque hystérique.

– Je suis désolé, monsieur. Je ne voulais pas...

– Ce n'est pas votre faute. Depuis la disparition de Mélanie, ma conjointe n'a pas beaucoup fermé l'œil. Elle est exténuée. Je vais demander à notre médecin de venir lui donner un fortifiant pour l'aider à mieux supporter cette affreuse affaire. Si vous voulez bien m'attendre, je n'en ai que pour quelques minutes, le temps de conduire mon épouse à sa chambre.

Carl s'en voulait à chaque fois qu'il devait faire cette partie ingrate de son travail. Au moins, ses clients savaient à quoi s'en tenir vraiment. Ils ne recevraient pas que les nouvelles fragmentaires des médias.

Jean-Jacques Fournier revient avec un cabaret contenant un service à café.

– Je peux vous offrir un café? demande l'homme en tremblant. Notre gouvernante est auprès de mon épouse en attendant le médecin. Je pense que vous aviez rendez-vous à dix heures ce matin, n'est-ce pas?

– Je pense devoir remettre à plus tard. En attendant, j'aimerais bien visiter la chambre de votre fille, si vous permettez bien entendu?

– Je vous conduis. Prenez le temps nécessaire.

Carl fait une fouille minutieuse de la chambre, recherchant un indice quelconque pouvant le mettre sur une piste. Il trouve le livre de chevet de

Mélanie. Il en fait la lecture de plusieurs pages, sans y déceler le moindre signe de dépression, de cafard, d'envie d'aventure ou autre. Elle semblait une jeune fille moderne, parfaitement adaptée à son milieu et à sa famille. Ce genre de livre qu'écrivait une jeune adolescente pouvait contenir quelques rêves, mais aussi ses plus profonds sentiments. Il fouille dans les poches des vêtements, dans les bourses et tous les tiroirs y passent, sans exception. Rien, absolument rien.

Carl retourne au salon, où il y retrouve le juge Fournier, plongé dans la lecture du journal du matin.

– Alors, quelque chose vous a aidé? demande, le père.

– Non, malheureusement rien. Je m'excuse d'avoir abusé ainsi de votre temps, je vous laisse.

– Allez-vous devoir rencontrer mon épouse?

– Non, je ne crois pas. Vous excuserez mon audace, mais je crois que les liens qui unissaient votre fille à sa mère ne m'apparaissent pas propices à des confidences. Non pas qu'elle n'ait pas été une bonne mère, mais je pense que le climat existant entre les deux femmes n'était pas de cet ordre.

– Je pense comprendre ce que vous voulez dire, je le regrette soyez en bien certain. Nous avons tous les deux notre travail. Il est fort possible que nous ayons manqué de rapprochement avec notre fille. Les problèmes des autres nous touchaient peut-être davantage que ceux de Mélanie. J'en suis désolé, vraiment désolé.

Carl se lève, pendant que le juge essuie les larmes qui coulent de ses yeux. Le vrai calvaire allait commencer dans cette famille. Ils se culpabiliseront, chacun à leur manière des erreurs commises envers leur fille. Personne ne pourrait les en empêcher. Ils s'autodétruiront avec le temps, à moins bien sûr que ne leur revienne leur fille unique.

L'enquêteur se dirige vers Stars Vidéo, le temps presse. Il fallait retrouver la jeune fille, toutes les minutes comptent. Après avoir récupéré les copies des photographies, il poursuivit son travail dans tous les lieux fréquentés par Mélanie. Il rencontre ses compagnes d'études, les unes après les autres, sans y entrevoir le moindre espoir. Même sa meilleure amie, celle qui était sa confidente, ne savait où donner de la tête. Elle jura au détective que son amie n'avait rien à se reprocher. Seules ses études comptaient, pas un garçon ne pouvait la détourner de son but. Il y avait bien eu quelques flirts, mais sans qu'il y ait eu de véritables suites. Ses compagnes et compagnons de classe étaient unanimes à dire qu'elle était le parfait exemple de sa génération.

Carl doit maintenant se retourner vers le monde obscur du milieu criminel. Il contacte plusieurs indics, à qui il fixe des rendez-vous. Il offre une récompense à celui qui lui donnerait la moindre information susceptible d'ouvrir une porte sur cette enquête difficile. Chacun reçoit une photographie de Mélanie. Un autre secteur doit être vérifié, celui de la prostitution. Un environnement qui n'est pas facile à pénétrer, car ce milieu en est un des plus fermés aux policiers ou à leurs collaborateurs. Cependant, il avait un petit avantage sur les policiers en la personne de Ginette. Dans le

passé, il avait rendu un fier service à cette dernière. Une guerre parmi les souteneurs avait dégénérée en bagarres et plusieurs avaient reçu des coups et des blessures. Un certain Amadéo, un homme de race noire, nouvellement arrivé dans le secteur, avait voulu prendre à sa charge tous les prostitués mâles et femelles de la périphérie de Québec. Le nouvel arrivant avait terminé son ascension en commettant un meurtre, dont Ginette avait été la seule à être témoin, la victime étant l'une de ses filles. Une chasse à l'homme intense s'était alors déroulée. C'est Carl, alors à l'antigang, qui avait sauvé d'une mort certaine la proxénète. Elle avait contracté une dette envers le policier et c'était pour elle une belle occasion de la respecter.

– Alors comment vas-tu? demande, Carl.

– Les temps sont durs, même pour notre métier. Tu sais avec le sida, les capotés de la religion, la police, les nouveaux arrivants qui veulent prendre notre place, ce n'est pas facile. Dis-moi, j'ai appris que tu n'étais plus policier, c'est vrai?

– En effet, j'ai décidé de travailler à mon compte. C'est pour cette raison que je suis ici. Je recherche cette fille.

– Qu'a-t-elle fait?

– Qu'une seule chose, elle est disparue depuis plusieurs jours.

– Une fugue de chez elle certainement. Elle n'a pas le genre à se mouiller dans la prostitution.

- Remarque que j'aurais préféré que ce soit le cas. Elle aurait été plus facile à retrouver.
- Qu'est-ce que tu as en tête?
- Je pense qu'on se dirige vers une série de crimes horribles. Tu as sans doute entendu parler de celle trouvée dans le Parc, fait remarquer, Carl.
- Comme tout le monde, oui. Elle non plus ne faisait pas partie de nos réseaux.
- Tu pourrais bien te retrouver avec ce genre de problème si ce que je pense se produit. Alors, il vaudrait mieux avertir tes confrères et consœurs de surveiller vos ouailles, sinon elles pourraient bien devenir des victimes potentielles.
- Carl, pour toi je suis disposé à faire le max, mais je ne peux répondre des autres. Je vais questionner mes filles et mes gars, leur montrer la photo et leur demander de faire très attention et de jeter un œil discret. Je ne peux rien faire d'autre. À tout le moins, t'en promettre davantage.
- Écoute, votre organisation opère dans la majorité des bars de Québec. Vous constituez une force importante. Il doit s'y promener quelqu'un qui aime bien feindre la strangulation pour obtenir sa jouissance.
- Elle a été violée ta fille trouvée au Parc?
- Je n'en sais rien pour l'instant, l'autopsie n'est pas terminée.

– Ginette, regarde autour de vos affaires pour localiser quelqu'un d'étrange, ayant des goûts particuliers dans votre clientèle non habituelle. Demande à ton personnel d'être attentif à leur client. Tu me tiens au courant des développements.

Carl savait qu'il n'avait pas à aller plus loin pour que toutes ses demandes se répandent comme une traînée de poudre dans le milieu. Ce milieu si fermé à certains et si ouvert entre eux.

Alors que l'enquêteur était en route pour son bureau, Josiane le contacte sur son iPhone. Eddy Richard l'attend à la Centrale du Parc Victoria. Il fait demi-tour et se dirige rapidement à son rendez-vous.

Le sergent détective fait lire à son ami, le résultat préliminaire de l'autopsie de la victime Suzie Grenon. Aucune agression sexuelle, pas de trace de blessure autre que celles de strangulations.

– Qu'en penses-tu, Carl? demande Eddy Richard.

– J'en pense mon vieux qu'il va falloir que tes hommes fassent des recherches importantes pour retrouver les deux autres filles et la mienne en plus. Je pense que des fouilles devront être faites pour retrouver les corps. Je suis de plus en plus certain qu'il s'agit d'une série de meurtres gratuits. Notre homme veut se venger de quelqu'un ou de quelque chose. Pour l'instant, il a une excellente protection. Il peut dissimuler ses victimes sous la neige. N'oublie pas que c'est une sacrée chance d'avoir retrouvé Suzie.

– Je penche pour ton idée, mais comment faire comprendre ça à mes patrons? Tu sais ce que cela comporte de faire effectuer des fouilles comme tu le demandes. Ils ne seront pas prêts à payer cette facture qui risque d'être énorme. Ils auront toutes les raisons du monde pour éviter cela. Nous allons devoir procéder autrement, j'en ai bien peur.

– Comme tu voudras. C'est malheureux de le dire, mais je pense qu'il faudra attendre qu'une autre victime soit découverte.

– En espérant que ce ne sera pas une nouvelle victime, si l'on tient pour acquis que nous en aurions quatre. Il ne faut surtout pas ébruiter cela dans les journaux.

– Bien d'accord avec toi. Salut! Tiens moi au courant, je ferai de même.

Cette fois Carl se rend directement à son bureau. Il se penche sur les photographies de Suzie Grenon avant et après l'autopsie. Il invite Josiane à venir y jeter un œil.

– Carl, c'est terrible ces photographies.

– Oui, mais aussi très utiles pour l'enquête. Je n'arrive pas à comprendre. Il y a quelque chose qui ne marche pas et je ne trouve rien. Pourtant, je suis certain, il manque un élément.

– Je ne connais rien à ces histoires. Je ne sais vraiment pas comment je pourrais t'aider. Elle a dû geler cette pauvre fille avec seulement ce gilet sur le dos. Il faisait très froid, il y a trois semaines, fait remarquer Josiane.

– Oui! C'est ça, crie Carl. Elle n'a aucun manteau, seulement un gilet col roulé. Pourtant, les gars ont fouillé tout le coin où fut trouvé le corps, mais aucun survêtement n'apparaît sur les photos. Tu es la meilleure, petite sœur, lance l'enquêteur.

– Pourquoi est-ce si important? demande ahurie, la secrétaire.

– Cela prouve qu'elle n'a pas été tuée à l'endroit où elle fut trouvée. On l'a déposée à cet endroit pour la cacher, c'est tout. Le meurtre a dû se commettre dans une résidence où dans un autre endroit fermé et chauffé. Donc, quelqu'un a pu en avoir connaissance. Écoute, dans le parc, personne n'y circule ou presque en hiver. Seuls quelques promeneurs ou amateurs de ski de fond ou de raquettes s'y promènent. Par contre, autour du parc, il y a beaucoup de va et viens. On ne dépose pas quelque chose d'aussi lourd qu'un cadavre sans le transporter en voiture. Au moins deux côtés du parc sont bordés par des maisons ou des commerces. Le stationnement de nuit y est interdit, l'homme a dû faire vite, ce qui explique qu'elle n'était pas parfaitement dissimulée sous les épinettes. Maintenant, regarde la deuxième disparition. Il avait neigé abondamment à cette date. Ce qui nous amène à dire que le corps, si évidemment elle est morte, doit être sous la neige quelque part, sauf aux endroits où le déneigement est effectué.

– Tu ne penses pas que tu vas un peu trop loin. Ce serait absolument terrible qu'une pareille chose se produise.

– Tant que je n'aurai pas d'autres éléments qui me contrediront, je m'en tiendrai à cette hypothèse. Je suis de plus en plus convaincu que les quatre jeunes filles sont maintenant mortes. Il n'y a eu aucune demande de rançon. Elles étaient quand même des jeunes qui ne fréquentaient pas le milieu en général. Personne ne semblait leurs en vouloir, jamais de fugue auparavant, pas de drogue, rien.

– Il doit bien exister un lien entre ces quatre disparitions.

– Oui, il en existe un, mais lequel? Tu réponds au téléphone, s'il te plaît.

– C'est pour toi, dit Josiane.

– J'écoute...

– C'est Ginette, il faut que je te voie. Viens chez moi.

Carl quitte immédiatement le bureau, en route pour son rendez-vous. La circulation était lente, la chaussée glissante et c'est l'heure de pointe. Il lui faut faire quelques détours par de petites rues pour arriver enfin chez son contact.

– Que se passe-t-il? demande Carl en entrant.

– J'ai une de mes filles qui a peut-être vu quelque chose. Viens, je te la présente. Annie, voici un bon copain à moi, répète lui ce que tu m'as dit.

– Ça s'est passé il y a quelques jours. J'attendais un taxi pas très loin du St-Laurence Collège. Un client m'a laissé là en plan. Il n'était pas content parce que je n'ai pas voulu faire certaines choses. J'ai vu la fille de la photo, j'en suis

presque certaine. Elle avait un petit manteau de fourrure ancienne. Vous savez ces petits manteaux trois quarts que les jeunes portent souvent.

– Oui je sais, dit Carl. Il y avait quelqu'un avec elle?

– Ben, y avait d'autres personnes sur le trottoir, mais pas avec elle. Elle était seule à l'arrêt d'autobus. Vous savez où il y a une cabine de verre. Quand j'ai pris mon taxi, elle était encore là. Je l'ai remarquée parce qu'elle sautillait sur ses pieds, elle avait l'air gelé.

– Bien! Ça va m'aider Annie, je te remercie beaucoup.

Ginette lui fait un signe de la tête et la jeune femme sort presque sur la pointe des pieds.

– Tu veux jaser davantage avec elle, je peux te faire un cadeau si tu veux. Elle est très docile et chaleureuse.

– Non, tu es gentille, ce n'est pas un genre qui me plait.

– Et moi je te plairais? demande Ginette en ouvrant le haut de sa robe, montrant une poitrine très ferme pour son âge.

– Je te remercie de ta gentillesse, mais je n'ai pas vraiment la tête à ce genre de chose. Une autre fois peut-être, qui sait.

– Pour toi ce sera toujours gratuit et même très apprécié.

– Je te remercie, mais je dois partir, salut!

– Tu ne sais pas ce que tu perds Carl, dit-elle en riant.

Carl le sourire aux lèvres quitte son indicatrice. « *Elle ne changera jamais* », pense l'enquêteur. Seuls l'argent et le sexe l'intéressent. La déclaration de la jeune prostituée lui confirma qu'une voiture avait recueilli Mélanie. Sois de force ou de gré, mais elle n'est pas montée en autobus. Tout concordait, le manteau ainsi que l'heure de la fin de ses cours. Ce n'est certainement pas devant chez elle qu'on l'a enlevée. Il fallait que ce soit devant l'école, à moins qu'elle ne soit descendue de l'autobus avant d'arriver chez elle, pour aller chez une amie. Pourtant, aucune d'elles n'avait parlé qu'elle attendait la visite de Mélanie.

L'iPhone sonne dans sa voiture. C'est Eddy Richard, le sergent demande à le voir rapidement. Comme il n'est pas très loin, il s'y dirige immédiatement vers la Centrale du Parc Victoria.

– J'ai des nouvelles qui pourraient bien t'intéresser, dit le policier.

– Je ne demande qu'à t'écouter mon vieux.

– Une troisième disparition pour nos dossiers. Une autre jeune fille, voilà les détails et la photo.

– C'est donc la cinquième. Je redoutais cette nouvelle Eddy. Je pense qu'on se trouve sérieusement dans la merde. Ça commence à sentir mauvais.

– J'en ai bien peur. Les médias vont s'emparer du dossier et ce sera la course à tous les scénarios. On va se ramasser avec des questions en haut lieu.

– Je vais peut-être avoir quelque chose pour toi dans les jours à venir, je te tiens au courant.

Carl retourne au bureau, afin de mettre en place sur son tableau les nouvelles informations recueillies lors de ses deux rencontres. Une fois que le tout est répertorié dans l'ordinateur et sur le tableau, il prend place à son bureau et entreprend une vérification de tous les éléments. Après plus d'une heure de travail, il est certain de tenir la première clé conduisant à toutes les disparitions.

– Eureka! Cri Carl, suffisamment fort pour faire accourir Josiane.

– Qu'est-ce qui te prend là?

– Regarde et suit bien. À quel endroit les filles ont-elles été vues pour la dernière fois et d'où partaient-elles?

La secrétaire examine à son tour le tableau, guidée par les remarques faites par son patron.

– Des écoles ouvertes en soirée, lâche-t-elle. Tu as parfaitement raison. Il les ramasse après les cours du soir. La clientèle y est abondante et de choix. Que peux-tu y faire?

– Pour l'instant pas grand-chose, sauf que je vais demander à Eddy de faire effectuer des surveillances autour de toutes les écoles ouvertes le soir. Dans son territoire, il n'y en a que six. Il communiquera lui-même avec les autres corps policiers, pour qu'ils fassent de même. Au moins, nous réduirons et j'ose l'espérer, nous arrêterons les enlèvements. Mets-moi en communication avec Eddy Richard

Les deux enquêteurs parlent durant une bonne demi-heure et le policier en vient à la même conclusion que Carl, son ex-collègue. Des équipes seront en place dès ce soir, affirme Eddy.

– J'aimerais que tu me sortes tous les dossiers des appels téléphoniques qui sont entrés à votre Centrale le soir des disparitions. Est-ce possible?

– C'est toujours possible, mais tu vas devoir venir en faire la consultation ici.

– Je n'y vois pas d'objection, mais tu sais, j'aurais préféré les consulter en toute tranquillité et à mon gré. Si tu peux, obtiens-moi celles de Sillery et Sainte-Foy, d'accord? demande, Carl.

– Bon, je vois ce que je peux faire. Je te tiens au courant.

– Pourquoi demandes-tu tout ça Carl? s'informe, Josiane.

– Quand on est dans le milieu policier, on pense d'une certaine manière, on agit selon les instructions et les méthodes courantes d'enquêtes. Il faut aussi prendre en considération l'énormité des dossiers qu'ils ont à traiter. Moi, je n'en ai qu'un seul et je peux y consacrer tout mon temps. Plusieurs policiers se fichent de ce qu'ils font. Ils ne regarderont pas ce dont les autres ont besoin, ils ne feront que leur travail personnel. Trop souvent, des choses passent sous les yeux de certains et comme ils ne se communiquent pas toujours entre eux les informations, soit par négligence ou toute autre raison, ils ne peuvent évaluer clairement l'importance de certaines choses. Tu sais, la collaboration entre les corps policiers, c'est connu de toujours, chacun tire la couverture de son côté.

– Je comprends une partie, mais je ne suis pas certaine de comprendre le manque de communication. Ils sont tous policiers et ils ont le même travail dans un seul but, aider et protéger la population.

– Ce que je veux te dire, c'est que les patrouilleurs, les gars des bureaux, les enquêteurs ont souvent des manières différentes de voir les choses. Il se perd beaucoup d'informations.

– C'est à peine croyable, Carl.

– Je peux te l'affirmer sans risque de me tromper. J'ai vécu ce genre de situation. Il est impossible que tout se transmette. Tu vois, il est impensable pour un gars, de lire tout le travail des deux cents autres. Il y a bien des rencontres d'informations à chaque quart de travail, mais encore là, c'est réservé, la plupart du temps, aux patrouilles. Ce sont des êtres humains après tout. Prends un policier qui a eu une chicane avec sa copine ou sa femme avant de prendre son chiffre. Penses-tu vraiment que ce gars va donner cent pour cent de son attention au travail qu'il aura à faire?

– Je n'en crois pas mes yeux. Jamais je n'aurais pensé de cette manière, pourtant ce que tu dis a du sens.

– C'est pourquoi je veux les informations recueillies par les policiers et les analyser moi-même. Peut-être y trouverais-je quelque chose, je l'espère. Je vais rejoindre Eddy. Essaie de tout remettre en place, je reviens dès que possible.

Carl arrive à la Centrale du Parc Victoria. On le conduit au bureau des Crimes Majeurs où Eddy est occupé à mettre en ordre de la paperasse.

– Carl, tu arrives juste à temps, j'allais te téléphoner. Tiens, voilà tes papiers. Maintenant, prends ta voiture et suis-moi. Quelqu'un vient de trouver le corps d'une jeune fille au Parc des Braves, sur le Chemin Sainte-Foy. Une vieille dame qui faisait de la raquette est tombée en bas d'une petite pente et elle a échoué directement sur le corps, une vraie chance malgré tout. Fort heureusement, elle ne s'est pas blessée, plus de peur que de mal. Viens, on y va.

Les deux hommes arrivent presque en même temps sur les lieux. Ils marchent dans la neige jusqu'aux genoux, pour finalement voir le corps gelé d'une jeune fille. La première chose que remarque Carl, c'est qu'elle aussi n'avait pas de manteau d'hiver, seulement une petite veste en laine et une blouse d'étudiante en coton blanc. Après un regard rapide du corps avant que n'arrive le pathologiste, Carl peut très bien voir qu'elle porte sur le cou, une marque semblable à celle de Suzie Grenon.

– Elle n'est pas là depuis bien longtemps, fait remarquer le privé.

– J'ai bien peur que ce soit la petite Nicole Fréchette. Tiens, regarde la photo.

– Tu as raison. Ce qui veut dire que toutes les autres sont mortes aussi. C'est bien ce que je pensais.

Le policier reçoit le pathologiste qui vient faire la levée du corps, récupérant le plus d'éléments possible pouvant servir de preuves dans les analyses

subséquentes. La neige a cependant recouvert toutes traces autres que celles de la pauvre femme dans sa chute. Les gars du laboratoire ont beau fouiller méticuleusement les environs, ils n'y trouvent rien.

– Eddy, voilà les journalistes, dit Carl.

– Bon sang, je ne veux pas en voir un seul ici, c'est clair, crie l'enquêteur à l'intention d'un policier en uniforme. Ce dernier remonte immédiatement, tout en parlant à ses confrères par radio.

– Boqué les journalistes, aucun ne doit s'approcher, ordonne-t-il.

– Je ne reste pas ici, je fiche le camp avant que quelqu'un sache qui je suis.

– T'as raison, on s'appelle. Salut!

Carl remonte vers la sortie du parc, tout en évitant les journalistes qui, déjà, s'avançaient vers lui. Il monte rapidement en voiture et roule vers son bureau. En voyant son visage, Josiane comprend que quelque chose n'allait pas. Il s'installe et tourne sa chaise vers la grande vitrine qui lui donne une vue d'horizon sur une partie de la Ville de Sainte-Foy. Il n'avait pas retiré ni manteau ni chapeau. La secrétaire n'ose pas lui parler. Elle préfère préparer du café et lui en apporter une tasse.

– Tiens, tu as l'air crevé.

– Y a de quoi. Je viens de voir une victime de ce malade. Une autre qu'on avait rapportée disparue. Tu sais ce que cela veut dire, n'est-ce pas? demande Carl.

– Oui, malheureusement...

– Téléphone chez le Juge Fournier et demande-lui de venir me rencontrer, je dois lui parler.

Après une bonne gorgée de café, Carl retire manteau et chapeau. Il reste seul jusqu'au moment où son client arrive.

– Monsieur le Juge, je ne crois avoir pas de bonnes nouvelles pour vous. J'en suis désolé.

– Vous..., le juge, les yeux pleins d'eau, n'arrive pas poursuivre sa phrase.

– Non, pas vraiment. Nous n'avons pas retrouvé votre fille, mais nous venons d'en trouver une autre dans à peu près les mêmes conditions que la première. Je voulais vous en avertir avant que les médias ne le fassent. Je voulais aussi vous dire que l'espoir de retrouver votre fille diminue de jour en jour. Si j'en crois mon expérience, je pense que, comme les autres, elle n'aura pas survécu. Cependant, il n'y a aucune certitude, donc il reste un espoir, si fragile soit-il.

Cette dernière phrase eut l'effet d'un coup de tonnerre. Le pauvre homme ne put se retenir plus longtemps. Les deux mains au visage, il pleure à chaudes larmes. Après quelques minutes de silence, Carl reprend.

– Peut-être trouverez-vous que je m'avance un peu trop. Cependant, si vous le souhaitez, je continuerai ce dossier jusqu'à l'arrestation du meurtrier. Sinon, j'accepte d'interrompre le tout. Il y a des faits qui me laissent croire, que votre fille a elle aussi été victime de ce maniaque. Jusqu'à maintenant, la

première disparue et la dernière ont été assassinées de la même manière. Qu'en pensez-vous monsieur?

– J'en pense que vous allez continuer votre travail et mettre ce fou derrière les barreaux. Je n'aurai de paix que lorsque ce sera fait. Je vous remercie de votre franchise. C'est très difficile à admettre, mais je suis certain que votre jugement est bon. J'ai pleine confiance en vous. J'espère de vos nouvelles bientôt.

L'homme effondré quitte le bureau la tête basse, comme s'il avait vieilli de dix ans en une minute. Il vient de perdre sa fille unique. Sa vie de famille venait du même coup d'être anéantie à jamais. La douleur et le chagrin prendraient la place du bonheur en quelques jours à peine. Lui et sa femme deviendront maintenant deux personnes et le couple disparaîtra avec le temps. Il n'y aurait plus ce lien qui les unissait pour faire face à la vie qui se transformerait rapidement en enfer de peine et de chagrin. Un événement qui les séparerait à jamais ou les unirait profondément, mais Carl en doute. Ils ne seront plus jamais les mêmes.

– C'est malheureux de voir ça, marmonne Josiane.

– Que veux-tu, c'est ça la vraie vie? Il y a des chagrins qui ne s'effaceront jamais et briseront tous les espoirs, les rêves et tout ce que l'on pouvait trouver de bon. Un homme doux devient un homme méchant en quelques instants, tout comme un homme heureux devient malheureux en quelques instants aussi. C'est une roue qui ne s'arrêtera qu'avec l'extinction des

hommes. Certains se relèvent, mais n'oublent jamais, d'autres restent au plancher pour toujours. Moi, j'ai eu la chance de te rencontrer au bon moment. Ce n'est pas le cas pour tous.

Josiane s'approche de Carl et le serre contre elle.

– Tu sais, toi aussi tu m'as sauvé.

– Allez viens, on s'en va, c'est assez pour aujourd'hui.

Carl rentre chez lui sans se soucier du souper. Il a simplement envie d'être seul.

### **Partie trois**

Le lendemain, il arrive tôt à son bureau. Il doit poursuivre son dossier et rien ne pourra l'arrêter. Il ramasse les rapports que lui avait remis Eddy et entreprend de les analyser un à un, avec une extrême attention. Il relit, mot à mot, chaque appel inscrit, mettant de côté ceux qui lui paraissaient suspects ou incompréhensibles. Un premier tri effectué, il procède de la même manière, éliminant les uns après les autres les messages jugés inutiles. Après plus de quatre heures, il n'en reste que deux. Le premier, dont la conversation rapportée était marquée inaudible à plusieurs endroits et le deuxième qui attire davantage son attention.

Il s'agissait de l'appel d'une femme qui se plaignait que quelqu'un avait jeté des ordures dans le Parc de Braves, celui-ci à vingt et une heures trente. Carl communique immédiatement avec Eddy Richard. Il lui fait la demande de sortir les deux conversations, sur les bandes magnétiques originales de la Centrale téléphonique. Eddy s'oppose pour la forme, mais devant l'insistance

de son complice, il acquiesce à la demande. Ils se rencontreront dans une heure à son bureau.

– J'ai une meilleure idée, si on dînait ensemble.

– Je ne déteste pas cette idée. On se retrouve au *Vieux Duluth* sur la rue de Soumande.

Lorsque Carl arrive à la salle à manger, Eddy l'attend en lisant le Journal de Québec.

– T'as vu, demande Eddy en montrant le gros titre.

– Oui, j'ai vu.

– Il y a une chose que tu n'as pas vue, regarde on parle de toi.

– Quoi! Crie Carl. Plusieurs personnes se retournent avec un regard de reproches envers cet effronté. Il prend le journal et fait la lecture de ce que l'on y disait. Frappier relatait ce qu'il savait de l'ex-policier, rappelant certains dossiers de sa carrière. Il y faisait mention que l'Agence CARBO faisait une enquête privée sur les disparitions. Il se laissait aller à toutes sortes de suppositions, même les plus farfelues.

– Tu es quelqu'un d'important maintenant. Heureusement pour toi, il n'y a pas joint ta photo, sinon c'était la gloire.

– Ne te moque pas moi, Eddy. Je voulais rester dans l'ombre pour un certain temps. Je me serais bien passé de cette publicité, crois-moi.

– Je n'en doute pas. Maintenant, tu seras l'objectif de plusieurs journalistes qui voudront en savoir plus long, mais je pense qu'il y aura aussi les familles qui vont se rabattre sur toi.

– Je n'avais vraiment pas besoin de cela, dit l'enquêteur exaspéré. Il m'avait pourtant promis de respecter ma demande et de garder ma visite confidentielle.

– Tu rêves en couleur mon vieux. Rien ne sera plus confidentiel dans ce dossier. Il faudra se cacher pour travailler.

– Et qui va payer tout ça? Les familles des victimes encore une fois. C'est ça qui me met hors de moi. Ils vont donner plus d'importance au tueur qu'aux victimes elles-mêmes.

– J'espère que cela ne t'a pas coupé l'appétit? demande, Eddy avec un sourire moqueur.

– Ne t'en fais pas, j'en ai vu d'autres. J'aurai bien mon tour sur Frappier. Je vais lui apprendre comment je m'appelle, ne t'en fais pas. Deux montagnes ne se rencontreront jamais, mais deux hommes peuvent se rencontrer.

Les deux confrères mangent avec appétit. Carl, pour sa part, avait sauté le déjeuner et le souper de la veille, il se rattrape. Une fois à la section des Crimes Majeurs, un magnétophone avait été installé dans le bureau du sergent détective. Le privé écoute plusieurs fois les deux enregistrements. Il ne retient que le second, celui de la femme aux ordures.

– Tu crois vraiment qu'il peut y avoir quelque chose à faire avec ça? demande, Eddy.

– Je n'en sais trop rien. Je te tiens au courant. Cette voix me dit quelque chose.

– En rapport avec nos dossiers?

– Je n'en sais rien, une vague idée. Salut!

Le sergent détective le regarde sortir avec son petit sourire sur les lèvres. Il n'y comprenait rien, pourquoi des vidanges auraient-elles quelques choses à faire dans ces meurtres?

Carl se rend directement à la résidence de la plaignante. Une femme dans la soixantaine vient ouvrir nerveusement la porte.

– Que voulez-vous jeune homme?

– Je suis Carl Bouchard détective privé. Voici ma carte, puis-je entrer?

– Vous y êtes presque, aussi bien refermer la porte, il fait tellement froid.

– Je ne voudrais pas vous déranger.

– Pas du tout jeune homme. C'est quoi votre nom déjà?

– Carbo, Madame.

– Tu parles d'un nom, fais remarquer la vieille dame.

– Si vous préférez, appelez-moi Carl, tout simplement.

– Ouais! Carl, que me voulez-vous?

- Vous vous souvenez d'un téléphone que vous avez fait à la centrale de police dernièrement.
- Bien sûr que je m'en souviens, me prenez-vous pour une débile?
- Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.
- Ouais! Y disent tous ça.
- Voulez-vous me raconter ce que vous avez vu ce soir-là?
- Pourquoi ça vous intéresse? Quand j'ai appelé, ils m'ont presque traité de folle.
- Je vous en prie, c'est très important pour moi.
- Ce que j'ai vu, c'est quelqu'un qui a jeté des déchets dans le parc.
- Je suis certain que vous l'avez observée avec attention. Dites-moi tout ce que vous avez vu, sans rien omettre.
- C'était un camion, vous savez ces petits trucks pas de vitre sur le côté. Ils en ont juste en avant, pis en arrière.
- Vous voulez dire un petit van?
- Appelez ça comme vous voudrez, c'est un petit truck pour moi. Un homme tenait quelque chose dans ses mains. Il l'a sorti d'en arrière, puis est allé le jeter juste là en avant, pis il est reparti.
- Vous pouvez me montrer exactement où de votre fenêtre?

La femme s'avance vers la fenêtre et, du doigt, montre vers l'endroit où le cadavre avait été retrouvé.

– Vous étiez ici cet après-midi? demande l'enquêteur.

– Non, je suis allé passer la journée avec ma sœur qui est malade.

– J'espère que ce n'est pas trop grave, dit Carl.

– Des maladies de vieux, elle a quatre-vingt-trois ans. Vous savez, à son âge c'est un peu normal.

– J'espère vivre aussi vieux. Maintenant, revenons à nos moutons. Si vous me parliez du petit camion. Vous avez pu voir la couleur?

– Tout ce que j'en sais, c'était foncé.

– Y a-t-il quelque chose que vous ayez remarqué, je ne sais pas une vitre cassée, un pneu sur les portes arrières, vous savez ce que je veux dire.

– Il n'était pas jeune, la peinture ne reluisait pas, c'était mat.

– Bien, c'est très bien d'avoir remarqué à ce point, vous êtes tout simplement formidable, madame.

– J'oubliais! Le type portait des lunettes foncées, et il était pas frileux à part ça.

– Pourquoi dites-vous ça? insiste Carl.

– Ben... Quand t'es pas frileux, c'est parce que t'es pas assez habillé. On sait ben, y était en chemise à manches courtes.

– Vous avez vu son visage, sa grandeur, sa grosseur.

– C'est dur à dire, j'étais pas mal loin.

– Vous m'avez déjà beaucoup aidé, je vous en remercie. Je vous laisse ma carte. Si jamais vous aviez quelque chose pouvant m'aider, pourriez-vous me téléphoner? J'apprécierais beaucoup. En attendant, passée une bonne journée. Vous êtes bien fine.

Carl quitte la vieille dame, satisfait des informations recueillies. C'était les meilleures depuis le début de ce dossier. Lorsqu'il revient au bureau, il est heureux. Sourire aux lèvres et se tapant dans les mains sous le regard ahuri de Josiane, elle ne peut s'empêcher d'en demander la raison.

– Nous avons enfin un point de départ, quelque chose de solide, quelque chose de positif, c'est tout simplement merveilleux, lui répond Carl?

– Vas-tu enfin me dire de quoi il s'agit?

– Viens avec moi, je vais l'inscrire sur notre tableau, dit l'enquêteur en riant, voulant ainsi faire durer le plaisir. Regarde bien, dit-il. Il prend son temps en écrivant au crayon feutre les détails concernant le possible suspect. Par la suite, sur le plan du parc remis par les autorités municipales, il indique les endroits des deux victimes retrouvées, ce qu'il avait négligé de faire.

– Carl, c'est absolument pas croyable. Où es-tu allé chercher ça?

Il lui raconte sa rencontre avec la vieille dame aux déchets. Il lui explique le plaisir qu'il a eu à parler avec cette femme, une Québécoise pure laine.

– Un langage coloré au max, ce fut quand même très agréable de parler avec elle.

– À t'écouter, elle me fait penser un peu à ma mère, dit la jeune femme, avec un peu de mélancolie dans la voix.

– En parlant de ta mère, tu n'aurais pas envie de lui rendre visite. Je pense que ça doit faire quelques mois que tu n'y es pas allée.

– Je n'en ai pas eu le temps ces dernières semaines. Auparavant, je ne m'en sentais pas capable. Je devais me retrouver moi-même avant de retrouver les autres.

– Pourquoi tu n'en profiterais pas ce weekend?

– Il serait préférable d'attendre la fin de ce dossier. J'ai beaucoup d'ouvrage en avant de moi. Ce dossier me tient particulièrement à cœur.

– C'est toi qui le sais, tu es libre. Dans un autre ordre d'idée, je dois communiquer cette information à Eddy, sans lui en dire la provenance. Je ne veux pas que cette vieille dame soit importunée par les tribunaux.

Eddy fut absolument renversé d'apprendre les détails transmis. Une demande de surveillance spéciale sera mise en place dans les minutes qui suivent. Tous les policiers de la région du grand Québec seront avisés dans les plus courts délais. Cependant, à la demande de Carl, les médias devront ignorer cette information qui sera classée confidentielle.

Alors qu'il est en conversation avec le policier municipal, Josiane arrive dans le bureau au pas de course.

– Carl prend l'autre ligne, c'est très important et urgent.

– J'écoute...

– Alors c'est toé le privé qui veut m'arrêter. J'ai juste une chose à te dire, tu vas courir longtemps mon hostie. T'as pas fini d'en ramasser des cadavres.

– Écoute-moi, on est entre hommes, je pense qu'on peut se parler sans hurler ou sacrer.

– Non, toé t'écoute. Tasse toé de là ou tu vas subir le même sort.

Carl reste seul sur la ligne, son interlocuteur avait raccroché. Il demeure quelques secondes suspendu au fil. Une fois l'effet de surprise passé, il referme l'appareil. Il regarde Josiane sans rien dire.

– Qu'est-ce qui se passe, tu as l'air tout bizarre.

– À moins que ce ne soit une farce, je pense avoir parlé avec celui qui a tué les jeunes filles. Je n'en crois pas mes yeux. Si c'est réel, on n'a pas fini de trouver des cadavres, c'est absolument démentiel. Tu as mis l'enregistreuse en fonction sur cet appel?

– Oui, j'ai pensé bien faire, considérant la manière qu'il m'a apostrophé. Il était comme un déchaîné.

– Non, t'as bien fait, même très bien fait. Apporte-moi la cassette, il faut que j'écoute encore ce fou.

Il fait rejouer la conversation une dizaine de fois, cherchant à comprendre pourquoi ce malade a communiqué avec lui et non à la police. La raison lui revient rapidement à l'esprit, l'article du Journal du Québec. Dans l'enregistrement, Carl tente de repérer de bruits, des sons particuliers, mais rien ne transpire de ce côté.

– Tu as lu le journal de ce matin?

– Oui et j'y ai découpée les parties reliées aux disparitions comme tu me l'as demandé. Sauf que, je ne t'ai pas parlée qu'on y faisait allusion à toi.

– Ne t'en fais pas Eddy s'en est chargé ce midi. Réalises-tu que ce fou va peut-être tuer encore pour me défier cette fois? Tout ça à cause de cet imbécile de Frappier.

Carl donne un violent coup de poing sur le bureau. Il fallait que la pression sorte, sinon il serait incapable de penser librement, tellement la colère grondait en lui. Il se rappelle la conversation avec Frappier et la confidentialité que ce dernier lui avait promis. Tout ceci basé sur les explications du danger qu'il perde l'effet de surprise sur le tueur, qui lui, se croyait traqué seulement par la police. À cause de ce manque de professionnalisme, il était mis au défi et ce seront des jeunes filles qui en paieront le prix.

– Josiane, contacte-moi Frappier et demande-lui de venir me rencontrer dès que possible. Invente ce que tu voudras, mais je le veux dans mon bureau. Je vais le tuer ce salaud, fait remarquer Carl hors de lui.

– Carl, tu ne vas pas t'en prendre à cet imbécile?

– Non, t'en fais pas, je vais seulement lui montrer qui je suis et quand je lui demanderai la plus haute confidentialité, je te jure qu'il va la respecter à la lettre.

Lorsqu'elle revient, Josiane l'informe que le journaliste serait là dans quinze minutes, tout au plus. Son patron lui demande de demeurer dans son bureau et quoiqu'il arrive, ne pas ouvrir la porte ou intervenir. Elle accepte bien malgré elle, craignant que son patron ne fasse une gaffe.

Environ vingt minutes plus tard, Frappier fait son entrée dans le bureau de la secrétaire, un grand sourire sur les lèvres. Un photographe l'accompagne, croyant recevoir un reportage important. Josiane intervient, signalant au journaliste que Carl ne voulait pas de photo.

– Va m'attendre dans la voiture, dit Frappier à son assistant. Ce dernier fait demi-tour avec son appareil, déçu de n'avoir pas à exercer son métier de croquer sur le vif une image rare qui ajouterait à sa réputation.

– Monsieur Bouchard vous attend dans son bureau, dit Josiane au journaliste qui rentre en mâchant sa gomme, l'air heureux de cette entrevue.

La porte de referme brutalement dès son entrée. Au même instant, Frappier reçoit un violent coup de poing sur la gueule, l'envoyant valser sur un gros fauteuil de cuir noir. Par la suite, il se sent soulever comme une feuille et pousser avec une force sauvage contre la porte.

– Si je ne me retenais pas, je te briserais les membres un à un pour te faire payer ton imbécilité et ton manque de parole, espèce de pourriture.

– Qu'est-ce qui vous prend, je ne vous ai rien fait de mal. J'ai tout simplement publié ce que j'ai appris sur vous. Vous n'avez rien à cacher à ce que je sache.

– Je t'avais demandé que notre entrevue soit confidentielle et tu m'as foutu dans le journal ce matin. Ce qui est pire encore, tu m'as foutu dans la merdre jusqu'au cou. Encore pire. Tu seras responsable de la mort de toutes les autres jeunes filles disparues.

– Êtes-vous malade ou quoi? Reprends le journaliste, en remplaçant ses vêtements et en s'essuyant la bouche du revers de la main.

Carl l'agrippe par le veston et l'amène près de son bureau.

– Si tu ne comprends pas, maintenant tu vas comprendre. Écoute bien ceci et dis-moi ce que tu en penses, espèce d'idiot.

Le détective privé met en marche l'enregistrement. Il le fait jouer deux fois, afin de s'assurer que le journaliste avait bien compris. L'homme dans la trentaine porte ses mains au visage. Il est littéralement figé sur son fauteuil. Il n'en croyait pas ses oreilles de ce qu'il venait d'entendre.

– Que répondras-tu aux futures familles qui perdront leurs filles, lorsque je leur dirai que c'est toi qui es en grande partie responsable de ces morts? Qu'en dites-vous, monsieur le journaliste à sensations?

– Je ne sais pas quoi dire. Je ne sais pas quoi dire. C'est tout simplement incroyable, inconcevable, irréaliste. C'est complètement fou, diabolique. Je ne sais pas quoi dire. Je vous fais mes excuses, je suis désolé.

– C'est avec ça que vous allez consoler les familles, en leur disant que vous êtes désolé, demande Carl, qui reprend place derrière son bureau, afin d'éviter de frapper à nouveau le jeune journaliste.

– Vous savez, on ne peut pas deviner ou même penser qu'une telle réaction va se produire, dit Frappier encore sous le choc.

– Jeune homme, sachez que lorsque nous faisons affaire avec un malade, il faut tout prévoir. Quelqu'un qui tue cinq personnes est un malade, peu importe la maladie dont il souffre. Il ne faut jamais, au grand jamais provoquer sa colère ou le mettre au défi comme vous l'avez fait. Il sait que la police le recherche et il s'en amuse même. Quand un privé avec la réputation que vous m'avez faite s'implique aussi dans cette enquête, cela devient un défi pour lui de se montrer plus fort et plus intelligent. C'est pourtant facile à comprendre ça, non?

– Écoutez, je pensais vous donner un coup de main pour que vous ayez une clientèle, c'est tout. Ce fut une grossière erreur de ma part, j'en comprends les conséquences maintenant. Que puis-je faire pour réparer cette gaffe? demande Frappier.

– Comme je dois me protéger, tout ce que vous avez dit ici est sous enregistrement. J'en garderai copie. Maintenant, je coupe. Carl ouvre son tiroir et presse un bouton.

– Je vois que vous n'êtes pas un amateur, monsieur Bouchard. Que pouvons-nous faire de plus?

– Pour le moment, je n'en sais rien. Je n'en sais foutrement rien, je suis aussi perdu que vous l'êtes. Cependant, il y a une chose que je sais, à l'avenir vous allez faire tout ce que je vais vous demander. Vous allez publier ce que je vous dirai, pas un mot de plus, sinon vous passerez un mauvais quart d'heure, monsieur Frappier. Je vais vous détruire à un tel point que pas un média ne va vous engager. Ce n'est pas une menace, c'est une promesse et je n'en fais que très rarement. Je vais vous traîner devant les tribunaux jusqu'à ce qu'on vous retire votre licence. Me suis-je bien fait comprendre?

– C'est on ne peut plus clair.

– Surtout, ne me parlez pas de votre droit à la liberté de presse. Je connais ce droit et je sais ce que cela veut dire. Je le respecte, ce que je ne respecte pas, ce sont ceux qui, comme vous, ne le respectez pas.

– Vous m'en voyez désolé, que puis-je dire de plus?

– Rentrez à votre bureau, je vous contacterai lorsque j'aurai une solution. En attendant, prié Dieu que le tueur ne frappe pas à nouveau. Prié pour que celui qui m'a parlé soit un farceur.

Carl ouvre la porte de son bureau et fait signe à Frappier de sortir. L'homme se lève avec difficulté et marche tête basse vers la porte. Il avait perdu son sourire arrogant, du sang avait commencé à sécher à la commissure de ses lèvres. Il ne regarde pas Josiane et s'en va penaud.

Lorsque Josiane entre dans le bureau, Carl se bascule sur sa grosse chaise en cuir.

– Tu n'as pas été très tendre envers lui. J'ai presque tout entendu dans mon bureau.

– Prend la cassette de notre conversation et place ça en sécurité dans le coffre. Je ne peux pas rester là à me tourner les pouces.

– Que vas-tu faire?

– Je vais aller brasser des cages dans le milieu. Il y a bien quelqu'un qui a entendu parler de quelque chose. Le Van doit être connu de quelqu'un, je ne peux pas croire. Je me sens en pleine forme pour faire ce genre de recherches.

– Tu veux que j'aïlle avec toi? demande timidement, Josiane.

– Non, branche le répondeur et rentre chez toi. Tu dois être épuisée. Allez va, dit Carl en la serrant contre lui.

– À demain et fais attention à toi. Beaucoup de monde ont dû, tout comme moi, lire le journal. Tu n'es plus dans l'anonymat maintenant.

– Ne t'en fais pas, ce n'est pas ce soir que tu vas perdre ton patron.

– Mon patron, je ne m'en fais pas, mais mon grand frère, oui.

Ils se séparent sur ces paroles. Carl passe chez lui et endosse son attirail de protection, ainsi que des vêtements plus adéquats pour ce genre de travail. Il prend les clés de la Camaro Z28, dont le moteur avait été retravaillé ainsi que la suspension. Maintenant, elle sera à la hauteur de toute poursuite.

Il se dirige directement dans les quartiers des écoles qui étaient encore ouvertes. Il y avait affluence de voitures. Les parents, craignant le pire, étaient venus chercher leurs enfants. La panique s'était maintenant installée dans la population. Tout le monde verrait l'assassin partout et en même temps. Beaucoup de gens se feront importuner par la police sous prétexte de vérification. Il faudrait montrer que le travail se faisait, qu'une certaine protection était en place. Les citoyens n'avaient rien à craindre et ils pouvaient dormir en paix. Le Directeur de police, le Maire et les autres élus avaient fait leur devoir, ils pouvaient eux aussi dormir en paix. Ils auraient des vérifications à montrer à leurs élus ou aux journalistes qui posent déjà trop de questions embarrassantes. Mis dans un même sac, pas un des élus ne sortirait avant l'autre.

Carl se place en surveillance quelques moments devant les diverses écoles. Le tueur ne pourrait que difficilement se saisir d'une proie dans ce flot de monde. À tout le moins, tant qu'une jeune fille indifférente aux avertissements s'aventure seule. L'on ne pouvait tout de même pas placer un policier par adolescente. Il ne pouvait pas tourner trop longtemps dans le coin, sinon quelqu'un remarquera la voiture et ce sera la vérification en règle. Beaucoup de policiers, dans ce genre de dossiers, prennent cela personnel et

se permettent de faire de l'excès de zèle ou de deviennent agressifs malgré eux, dissimulant ainsi leur propre peur de tomber sur le tueur. Bien sûr, il y a aussi le fait que les policiers ont eux aussi des adolescentes, ce qui contribue à faire grimper l'émotivité.

Carl décide de laisser la police faire son travail, préférant aller rendre visite à Ginette, celle que l'on surnomme la mère des prostituées. Il sonne à la porte et en quelques secondes, un homme de forte stature vient ouvrir.

– T'as rendez-vous? demande le gorille.

– Non et je n'en ai pas besoin. Enlève ton cul de là et laisse-moi entrer.

– Montre-moi comment tu vas l'enlever mon cul, espèce de tas de merde...

L'homme n'a pas le temps de terminer, Carl lui assène un coup de pied aux parties génitales, pliant le gros homme en deux. Comme il s'apprête à porter un autre coup, Ginette arrive à la rescousse de son homme de main.

– Non Carl, arrête, ne fait pas ça. Il ne fait qu'exécuter mes ordres.

– Alors tu ferais bien de lui dire d'aller se promener un peu. Je ne suis pas d'humeur à me laisser marcher sur les pieds.

– Gilles, laisse tomber, t'auras pas le dessus avec lui. Va te reposer un peu, je suis en sécurité avec lui, t'en fais pas.

L'homme s'éloigne, le visage grimaçant de douleur et les yeux remplis de haine envers celui qui l'avait attaqué.

– Carl pourquoi ne m'as-tu pas averti que tu venais?

– Je me suis arrêté en passant tout simplement, j'étais dans le coin, c'est tout. Dis-moi, que fais-tu avec ce gorille?

– Les filles sont prises de panique à cause des meurtres. Il fallait bien que je les rassure.

– Tu as raison, excuse-moi.

– Viens avec moi, je te sers un *Johnnie* pour te détendre?

– Pas une mauvaise idée, ça me défoulera un peu. Dis-moi, personne n'a appris quoi que ce soit concernant ce malade?

– Non, je les ai toutes avisées, même mes gars, de m'avertir de tout soupçon qu'ils auraient sur un individu. Jusqu'à maintenant, rien.

– Bien, c'est tout ce que je voulais savoir. Le temps presse, tu sais, on en a trouvé une autre, dix-sept ans. Étranglée, elle aussi.

– Espèce de salaud, il est mieux de ne pas s'attaquer à l'une de mes filles, je le tuerai avec plaisir.

– Je te conseille de m'appeler avant, j'ai un petit compte personnel à régler avec lui. Crois-moi, il va payer.

Carl lui raconte sa conversation avec l'inconnu. Il sait que le fait de lui dire, le secret serait gardé comme dans une tombe, beaucoup plus sécuritaire que bien d'autres personnes qu'il connaissait. Il parle de chose et d'autres avec la prostituée, puis ils se quittent, non sans qu'il lui transmette quelques recommandations.

– J'oubliais, tu ne connaîtrais pas quelqu'un de proche du milieu? Tu sais un genre de conseiller, un gars à qui un peu tout le monde se confie ou demande un service?

– Je ne sais pas si je devrais te dire ça. Tu cours au-devant de gros ennuis si tu t'attaques à lui.

– Laisse faire, les ennuis, ça me connaît.

– Va voir, Tino, c'est un ex-détenu qui a hérité de sa famille. Il aide les gars dans le besoin. Ce n'est pas un mauvais gars, mais je ne crois pas qu'il sympathise avec toi. Même si je lui téléphonais pour te référer, il m'enverrait promener sur les roses. Tiens, tu le trouveras à cette adresse. Sois prudent.

Carl embrasse la prostituée sur la joue, à la grande surprise de cette dernière. Elle le regarde sortir en se tenant la joue. Elle se souvenait du temps qu'il était policier. Il l'avait traitée de manière respectable, malgré son statut peu recommandable. Elle avait été mêlée dans une triste histoire de meurtre dans le quartier qu'elle fréquentait. Le fait d'avoir connu Carl lui avait évité bien des ennuis et jamais elle ne l'oublierait. Elle se plaisait à rêver, que si elle n'avait pas été ce qu'elle était et lui ce qu'il était, peut être que leurs destinées se seraient-elles rencontrées. Elle referme la porte encore toute retournée du geste posé à son endroit par le privé.

Pendant ce temps l'enquêteur roule en direction de l'adresse de Tino. En plein Saint-Roch, il s'arrête devant le vieil immeuble à appartements. On pouvait y lire chambre à louer près de la porte d'entrée. Carl sonne. Une

femme d'un certain âge vient ouvrir. À moitié vêtue, la poitrine demi-dénudée, elle regarde ce visiteur tout en mâchant sa gomme. Il n'a pas l'allure d'un policier et encore moins de leurs clients habituels

– Qu'est-ce que tu veux?

– Je veux voir Tino, il est là? demande Carl.

– T'es flic? demande la femme dans un sourire de dégoût.

– Non, je ne suis pas flic, je suis un privé et je veux parler à Tino, c'est aussi simple que ça. Tu vas me laisser geler dehors encore longtemps?

– Ferme la porte, je vais voir s'il peut te recevoir. Attends ici et surtout ne va pas écornifler partout.

La femme se dirige lentement vers un passage d'où on entendait jouer un téléviseur. Carl n'attend pas, il marche derrière elle et pénètre dans la pièce. Au moment où la femme voulut parler au gros homme étendu dans un fauteuil trop petit pour lui. Surpris, il se lève d'un bond au grand étonnement de son visiteur qui ne l'aurait pas cru aussi souple. Il sort son 9 mm et le pointe directement sur le front de celui qui voulait le pointer du doigt.

– Tu vas reprendre place dans ton fauteuil et rester tranquille. Toi aussi jeune fille, assieds-toi que je te vois bien. Carl s'adosse à un mur, afin de ne pas se faire surprendre par derrière.

– Qui es-tu pour venir me menacer dans ma propre maison?

– Tu ne me connais pas. M'aurais-tu reçu si je te l'avais demandé?

- Non, je ne reçois que mes amis, pas des inconnus, surtout avec une arme à feu. J'ai horreur des armes, range ça, insiste Tino. Toi, tu fiches le camp, ordonne-t-il à la femme.
- Non, elle reste ici tant que je n'en aurai pas décidé autrement.
- Tu as une bien grande gueule pour un type seul, fais remarquer Tino.
- Je ne suis pas seul, j'ai mon copain, dit Carl en rangeant son arme dans sa ceinture de pantalon. Je ne voudrais pas que tu doutes un seul instant que je ne sache pas m'en servir. Tu serais surpris de voir tout ce que je peux faire avec un tel bijou.
- Je le vois dans ton comportement, alors ne t'en vante pas devant moi. Que me veux-tu et qui es-tu?
- Je me nomme Carl Bouchard. Je suis un privé et j'ai besoin d'informations. Je sais que tu peux m'aider.
- Je n'aide que mes amis, pas les étrangers avec des armes ou les privés.
- Pourtant, moi tu vas m'aider, sinon je peux te faire très mal. Je préfère que l'on parle entre hommes. Je ne voudrais pas que tu gardes une mauvaise impression de moi. Alors tu m'aides de plein gré ou dois-je te forcer?
- C'est de toi qu'on parle dans le journal?
- Tu connais mon nom, fais l'addition toi-même. Tu n'es pas venu au monde hier, à ce que je sache. Des amis m'ont pourtant parlé en bien de toi.
- Qui t'as parlé de moi?

- Certaines personnes dont je tairai les noms, si tu permets. J'ai pourtant eu ton adresse et ton nom, c'est suffisant non?
- Tous les flics connaissent mon nom et mon adresse. Si tu ne me dis pas qui, tu ne sauras rien de moi. T'auras beau faire ce que tu veux.
- Écoute, si tu me donnes une information et que je vais dire aux flics que c'est toi qui m'as rancardé, tu vas aimer ça?
- Ton argument est franc, j'aime la franchise. Toi, serre-nous quelque chose à boire, crie Tino à sa compagne. Qu'est-ce que tu prends?
- *Johnnie Walker* avec glace, pas autre chose.
- T'as les mêmes goûts que moi, dit Tino en souriant. Je commence à t'apprécier, tu sais.
- Je ne suis pas là pour que tu tombes en amour avec moi. J'ai besoin d'informations et vite, le temps presse.
- Qu'est-ce qui te presse comme ça?
- Si tu as lu l'article sur moi, tu sais sur quel dossier je travaille.
- Oui je sais, mais en quoi cela me regarde?
- Écoute, on a retrouvé une autre jeune fille, ça porte le nombre à cinq. Je ne veux pas qu'il y en ait une sixième, tu comprends? Ce sont des adolescentes qui en paient le prix. Personne ne peut rester insensible à cette affaire. Vous autres les gars du milieu, vous réglez certains comptes en prison à ceux qui touchent aux enfants. Pour moi, c'est la même chose.

– Je ne peux quand même pas te dire le nom du gars, j'le sé pas. Que veux-tu savoir que je sais?

– Je sais que tu es en contact avec beaucoup de personnes du milieu, tant à l'extérieur des murs qu'à l'intérieur. Tu aurais pu apprendre quelque chose.

– T'en sais des choses sur moi, ta source me connaît bien. Je veux que tu saches que je n'approuve pas ce genre de violence et si je connaissais ce gars, je m'occuperais de lui personnellement. Tu dois me connaître suffisamment pour savoir que je dis vrai.

– Je te crois, mais vois-tu, cet homme, à moins que ce ne soit une farce, m'a téléphoné. Il m'a promis plusieurs autres cadavres, histoire de faire durer le plaisir. Je n'ai vraiment pas envie de le défier. Je dois le trouver avant qu'il ne fasse d'autres victimes innocentes.

– Je te comprends, j'aimerais bien t'aider, mais je ne sais rien qui pourrait t'être utile. Si j'ai quelque chose, je t'avertirai, sois sans crainte. Je te donne ma parole.

– Bien! Je te crois. Voici ma carte.

– J'en ai pas besoin, je te trouverai bien.

– Excuse-moi pour la manière forte, à bientôt j'espère.

– J'aime les gars qui savent ce qu'ils veulent, salut!

Carl quitte Tino, confiant que ce dernier lui avait dit la vérité. Il n'était pourtant pas plus avancé. Il décide de faire une petite tournée des bars fumants du quartier avant de rentrer.

Il entre au *Bar Les Floralties* situé sur le boulevard Charest et commande un verre, tout en regardant la danseuse de mauvais goût qui s'évertue à vouloir exciter son auditoire distrait. Au moment où il porte son verre à ses lèvres, un homme fonce sur lui en criant.

– C'est toé mon chien qui m'a...

L'homme n'a pas le temps de terminer sa phrase, Carl le reçoit d'un direct au menton qui le projette sur une table qui se renverse sous le poids de l'homme ivre et assommé à la fois. Heureusement, personne ne prenait place à cette petite table. Un portier arrive au pas de course. Il se ravise voyant que la situation est sous contrôle.

– T'en fais pas, je bois mon verre et je l'amène avec moi. J'en prendrai soin, il a seulement un peu trop bu.

Le portier fait demi-tour, alors que Carl boit son verre d'un trait. Il ramasse son agresseur par le col de son blouson et d'un mouvement sec, le hisse sur ses épaules tout en se dirigeant vers la porte que lui ouvre le gros portier. Une fois dehors, il lance de la neige au visage de l'homme qui commence à reprendre connaissance. Il veut s'agiter, mais Carl le retient fermement contre le mur du club.

– Si jamais je te revois autour de moi, je te briserai tous les membres du corps et je te laisserai pourrir dans un trou de merde, c'est clair?

L'homme fait un signe de la tête et Carl le lâche. Il retourne à sa voiture et décide de rentrer chez lui. Un peu de repos lui fera du bien. Il a les nerfs à vifs et c'est un mauvais signe. Ce genre d'état pourrait lui faire commettre des erreurs et c'est-ce qu'il veut éviter à tout prix.

### **Partie quatre**

Il était près de neuf heures trente lorsque Carl arrive à son bureau. Il vient à peine d'y mettre les pieds que Josiane lui fait signe de prendre le téléphone.

– J'écoute...

– Écoute moé ben pourriture, je ne le répèterai pas. Va faire un tour dans la Côte du Verger, je t'ai laissé un petit cadeau, oh grand détective!

– Tu veux me donner plus d'explication, je ne sais pas de quoi tu parles. Peine perdue, la ligne est coupée. L'homme avait mis fin à la conversation.

– Pas encore ce malade? dit Josiane.

– Oui, j'ose à peine me tromper en pensant qu'il a encore tué. Appelle Eddy, demande-lui de me rejoindre dans la Côte du Verger avec un responsable de Sillery. Qu'il se débrouille pour avoir un maître de chien. Il se peut que nous ayons des recherches à faire. Je me rends là-bas tout de suite. Bonjour quand même, lance Carl en sortant rapidement.

De son bureau à l'endroit mentionné par le tueur, il n'y avait que quelques minutes en voiture. Il fait la déduction que, si l'assassin avait parlé de cette côte, c'est qu'il devait y avoir un parc. Selon lui, le meilleur endroit pour dissimuler quelque chose en hiver, c'est bel et bien un parc. Il descend la côte lentement, regardant à droite et à gauche et finalement, il repère le petit parc. Il se gare en bordure de la rue, feux d'urgence en fonction et marche lentement vers l'entrée, remerciant le ciel qu'il n'ait pas neigé au cours de la nuit. Il ne voit pas de traces laissées par le passage de quelqu'un. Il n'ose pas s'avancer plus loin, préférant attendre l'arrivée des policiers, car il ne connaît pas ce secteur.

Plus de vingt minutes qu'il attend. La température est froide et l'humidité traverse ses vêtements. Toujours ce petit vent du nord qui ne lâchait pas depuis plusieurs jours. Pourtant, il ne peut s'empêcher d'admirer les branches des arbres recouvertes de milliards de particules de frimas, traçant des dessins d'une rare beauté, irréalisables par la main ou le génie de l'homme. Il est tiré de ses observations par l'arrivée de deux voitures de police, suivies de près par un camion Suburban. Il se dirige vers les trois hommes.

– Que se passe-t-il ici? demande le policier de Sillery.

– Salut Eddy, comment vas?

– Bien! Tu veux m'expliquer ce qui se passe? Ta secrétaire semblait bouleversée au téléphone.

– Elle ne t'a rien dit de l'appel?

– Puisque je te dis que non. Merde à la fin, tu ne nous as pas fait venir ici pour admirer le paysage, fait remarquer le policier.

– Tu fais honneur à ta réputation de bougonneux ce matin. Je t'explique. Le gars m'a appelé ce matin me disant de venir ici que j'y trouverais une surprise. C'est tout ce que j'en sais. Je vous ai fait venir parce que je ne connais pas ce coin et de plus, c'est votre territoire, dit Carl en s'adressant au détective de Sillery.

– Je suis le lieutenant Pierre Tourville. Il n'y avait pas de gars disponible au bureau, c'est pourquoi je suis ici. Qu'avons-nous à y faire?

– Je n'en sais rien. Je pense qu'il faut fouiller ce parc pour y retrouver un cadavre. Peut-on avoir accès ici autrement que par cet endroit?

– Bien sûr, il y a par la rue Charles Huot et la Côte Gignac.

– Écoutez, je ne sais pas si c'est cet endroit. Je peux me tromper, mais si je suis le raisonnement du tueur ou du moins de celui qui a commis les deux premiers meurtres, les corps ont été trouvés dans des parcs. J'ose penser que cette fois ce doit être un même genre d'endroit. Il ne m'a mentionné que la Côte du Verger, ça peut être n'importe où. Moi je pense que c'est dans ce parc, si effectivement il y a un cadavre.

– Bon! Je demande du renfort par radio, je fais bloquer l'accès des entrées. Si ce n'est pas ici nous fouillerons d'autres endroits susceptibles de cacher un cadavre. Allons-y avec le chien, laissons-le faire son travail.

Eddy Richard et le sergent détective parlent avec le maître de chien qui s'apprête à sortir son magnifique berger allemand. Le tenant en laisse, il s'avance vers l'entrée du Parc, se penche vers son chien en lui murmurant quelque chose à l'oreille. L'animal devint aussitôt nerveux et part à la course dès que son maître le détache. Le policier suit son animal qui déjà, nez dans la neige, essayait de flairer quelque chose. Il avançait lentement, passant entre les arbres qui laissaient tomber sur lui leurs blanches décorations acquises au cours des derniers jours. Le policier avait peine à le suivre, s'enfonçant souvent presque au bas ventre. À plusieurs centaines de pieds, les aboiements du chien attirent l'attention des trois hommes restés en bordure de la rue.

Après quelques longues secondes, la radio sur bandes courtes annonce que le chien avait trouvé quelque chose. Comme des enfants, ils partent au pas de course, bientôt ralentis par l'abondance de la neige. Finalement, ils arrivent à quelques dizaines de pieds de la Côte Gignac. Le maître de chien montre du doigt une forme dans la neige, alors qu'il avait peine à retenir son chien, fou de joie sous les encouragements de celui qui le tenait en laisse.

Carl est le premier arrivé près de l'endroit. Il reste à quelques pieds, ne voulant pas nuire aux possibilités d'indices. Il remarque des traces à demies effacées par des branches qui se dirigeaient vers la rue. Quelqu'un avait voulu brouiller son passage. Essoufflés, les deux policiers arrivent à leur tour.

– Voilà le cadeau dont il parlait, se contente de dire Carl en montrant du doigt le corps d'une jeune femme, qui toutefois lui parue plus âgée que les deux premières victimes retrouvées.

– Bon sang, quand est-ce que tout ça va finir mon Dieu?

– Seulement en lui mettant la main au collet à cet idiot. Un jour ou l'autre, il finira bien par commettre une erreur.

Le lieutenant Tourville veut s'approcher de la victime, mais Eddy le retient discrètement en lui disant quelques mots à l'oreille. Il prend sa radio portative et donne des instructions à ses patrouilleurs, de fermer le périmètre de manière absolument étanche.

– Eddy, tu fais venir tes gars du labo, les miens ne sont pas tout à fait assez expérimentés pour ce genre de travail, demande le vieux lieutenant.

– Sans problème Pierre, je demande aussi la morgue. Je veux que le pathologiste fasse lui-même la levée du corps.

Malgré le froid, Carl préfère demeurer sur les lieux. Il ne veut rien manquer de cette histoire. Il s'y sent étroitement lié, même un peu responsable. Il fallut plus de deux heures aux spécialistes pour faire leur travail. Tout le monde était maintenant en route pour la morgue, afin d'effectuer des recherches sur le corps lui-même. Une fois sur place à la Morgue Provinciale, les experts se mettent au travail sous l'œil avertit des policiers et de Carl.

– Cette femme n'est pas une étudiante comme les autres. Regardez ses vêtements, trop luxueux à comparer aux autres. Ses mains aussi, trop de

bijoux, il n'a pas pris la peine de les prendre. Le vol n'est donc pas son but, si je me souviens, les deux jeunes filles avaient aussi bagues et montres, dit Carl.

– Oui, tu as raison, je suis de ton avis, Carl.

– Doc, pouvez-vous retirer les vêtements?

– Je pense que oui, ça commence à dégeler. Pas frileuse la petite madame, fait remarquer le technicien.

– C'est un signe qu'il s'agit bien du même assassin, reprend Carl.

Lorsque le technicien, assistant du pathologiste, s'apprête à couper les pantalons de la victime, il est interrompu par la main du privé.

– Attendez, Doc qu'est-ce que c'est sur le ventre? Ce n'est pas de la glace, on dirait quelque chose de visqueux.

– Le médecin légiste s'avance et à l'aide d'une spatule de métal, il gratte, faisant tomber les morceaux dans un petit contenant. Je ne sais pas pour l'instant, à tout le moins officiellement tant que les examens en laboratoire n'auront pas été faits. Cependant, je pense que cela pourrait bien être du sperme. Par la couleur, la texture et même la senteur. Regardez...

Plus le prélèvement devient liquide, plus cela ressemblait effectivement à des traces de sperme. Carl se prend la tête à deux mains.

– Voilà pourquoi ces meurtres.

– Que veux-tu dire par là, Carl?

– Regarde bien. Ses vêtements ne sont pas déchirés, pas enlevés ou même entr'ouverts. Pas de manteau d'hiver, le vêtement dans ce cas, un gilet moulant, pas déchiré. Doc coupé le gilet, je veux voir quelque chose.

– Quoi, tu veux lui voir les seins?

– Non, je veux voir si les seins sont sortis du soutien-gorge, dit Carl, pendant que le technicien s'exécute.

– Je ne me suis pas trompé, ils sont bien à leur place. C'est donc dire que la poitrine n'est pas touchée, sauf par-dessus le vêtement. Ce n'est pas ce qu'il recherche. Je donnerais ma tête à couper, qu'il s'assoit sur sa victime et jouit en l'étranglant, se frottant le membre sur le ventre de la fille, seulement en contact.

– Docteur, vous avez reçu les résultats des expertises sur les vêtements des deux autres victimes?

– Non, ils sont encore à Montréal.

– Communiquez là-bas et informez-vous de ce détail, à savoir si du sperme a été retrouvé sur les survêtements des victimes au niveau du ventre, demande le policier.

– Donnez-moi quelques minutes, je vous reviens.

– Penses-tu vraiment que cette histoire est plausible, Carl?

– J'en suis absolument certain, notre gars est détraqué sexuellement.

– Merde Carl, j'oubliais. Que je suis bête! dit Eddy, en se frappant le front.

– Quoi? Tu connais notre gars? demande Carl.

– Non, je voulais te dire que des patrouilleurs l'ont manqué hier soir. Tout ce qu'ils ont réussi à prendre c'est deux lettres sur la plaque. Le chauffeur a perdu le contrôle de son véhicule et il s'est embouti dans une voiture en stationnement.

– À quel endroit, merde, tu vas parler, crie presque Carl.

– Au Collège Garneau sur le Chemin Ste-Foy!

– C'est donc dire qu'il surveillait le collège Garneau. Quand il a vu tes gars, il a filé. Voilà le résultat, dit Carl, en montrant le corps de la femme. Deux erreurs humaines et nous voilà avec un troisième cadavre sur les bras.

L'enquêteur privé lui raconte la visite de Frappier à son bureau. Il explique l'impression de défi qui, maintenant, avait envahi le tueur. Le vieux policier s'arrache presque les cheveux, devant le pauvre Lieutenant qui ne comprenait rien à ce qui se disait.

Carl décide de rentrer à son bureau. Les résultats du pathologiste étaient clairs. Les deux autres victimes portaient des taches de sperme sur leurs vêtements, sensiblement dans la même région. Toutes trois mortes étranglées par des mains. C'étaient là les seuls liens qui les unissaient. Il décide de communiquer avec Ginette, histoire de vérifier si l'une de ses filles manquait à l'appel.

– Ginette, Carl Bouchard, dis-moi, tes filles sont-elles toutes rentrées?

– Oui, il n'en manque pas une. Pourquoi cette question?

– Une jeune femme a été trouvée étranglée ce matin, dans la région de Sillery.

À mon avis, c'est une prostituée. Je pensais que...

– Non, elles sont toutes là.

– T'aurais pas reçu un appel bizarre hier soir te demandant une fille?

– Pour l'instant, je ne vois pas, non.

– Bon! Si jamais quelque chose te revenait, tu connais mon numéro.

Juste au moment où il raccroche, l'autre ligne sonne. Josiane lui signale par interphone qu'il était demandé.

– À partir de maintenant, tu prends tous les appels sur enregistrements, à moins que je ne te demande expressément d'annuler.

– Alors monsieur le privé, vous avez trouvé mon petit cadeau comme promis?

– Oui je l'ai trouvé. Pourquoi fais-tu ça? Pourquoi me mêler à ça?

– C'est tellement agréable de leur serrer le cou, si tu savais.

– Je le sais, tu en jouis. Tu ne pourrais pas t'arrêter un peu? Tu en as six de tués, ce n'est pas suffisant?

– Je ne peux plus m'arrêter, chaque fois ma jouissance augmente.

– Si on se rencontrait pour parler de tout ça, d'homme à homme, suggère Carl.

– Je vais y penser, je vais y penser.

– Je pense que tu as peur de moi. De toute manière, tu ne t'attaques qu'aux femmes et... la ligne est coupée.

Carl est découragé, rien ne transpire de ce type, pas le moindre indice, pas un bruit arrière qui aurait pu le mettre sur une piste.

– Josiane, je m'en vais dîner à la *Boustifaille*. J'ai besoin d'être seul.

– Bon appétit, se contente-t-elle de répondre.

Carl roule lentement en suivant la circulation, la chaussée est glissante, malgré le sel épandu à la tonne. Des roulières se tracent dans les rues, qui ressemblent aux chemins de terre des années trente, cahot sur cahot, trou sur trou. Impossible de rouler convenablement, tant que les niveleuses ne viendront pas arracher de leur lame dentelée, cette glace récalcitrante.

Arrêté au feu de circulation, coin de l'église et boulevard Laurier, Carl regarde autour de lui, laissant le temps s'écouler en attendant son tour de passer. Un bref coup d'œil dans le rétroviseur le fait sursauter. Un petit camion à la peinture défraîchie attend derrière lui. Trop près de son pare-chocs, il ne pouvait distinguer le conducteur. Il avance de quelques pouces, mais ce n'est pas suffisant. L'arrière trop bas de la Z28 ne lui donne pas une bonne vision. Le feu vire au vert et il doit avancer, toujours suivi du Van. Volontairement, il diminue sa vitesse, espérant être dépassé. Le petit camion fait le mouvement souhaité, il s'engage à la gauche de Carl dans un grondement du moteur. La Z28 ralentit davantage, puis c'est le choc. Le

camion Van lui enfonce la portière de gauche et pousse à fond, tandis que Carl tente de maintenir la course de sa voiture. Il enfonce l'accélérateur au plancher et stabilise la fougueuse voiture dans un dérapage contrôlé. Malgré l'avance que la fourgonnette a sur lui, il entreprend de la poursuivre en tentant de se rapprocher. La voiture valse de tous côtés, passant d'un trou à l'autre. « *Jamais je ne pourrai le rejoindre le salaud* », pense Carl, qui aurait bien aimé avoir son quatre par quatre, *Gran Cherokee*. Il s'en veut à mort de n'avoir pas pris sa jeep. Malgré tout, il a la chance de son côté, la fourgonnette vient de percuter une autre voiture à quatre cents pieds devant lui. Il la voit s'immobiliser, ce qui lui donne de précieuses secondes, pour s'approcher, mais le destin voulut qu'il ne puisse plus passer, la voiture accidentée bloquait entièrement la rue, dont les deux côtés servaient de stationnement. Il a pourtant la présence d'esprit de relever en mémoire le numéro d'immatriculation, que son œil averti lui permet de prendre, même à une certaine distance. En descendant de voiture, il inscrit le numéro sur un journal traînant sur son siège de droite. Appuyé contre sa portière, il regarde immobile, s'éloigner le Van, dont les pneus poussés au max, faisaient remonter la neige comme un démarrage rapide sur gravier.

La conductrice de la voiture accidentée pleure en regardant les dommages. Carl n'avait pas de temps à perdre avec elle, il préféra remonter en voiture et faire demi-tour. Il savait très bien qu'il ne pouvait rattraper l'autre, même en prenant d'autres rues. Il devait être loin maintenant, car il avait le Chemin St-Louis à lui tout seul. Malgré tout, il rage de n'avoir pu coincer ce salaud qui

l'avait ainsi malmené. C'est à ce moment qu'il applique les freins au maximum pour s'immobiliser en bordure de la rue. Pourquoi n'y a-t-il pas pensé avant, ça ne pouvait qu'être celui qu'il recherchait depuis longtemps, trop longtemps. Il regarde le numéro inscrit sur le journal en serrant les mâchoires. Les deux premières lettres correspondaient à celles relevées la veille par les policiers. D'un geste rapide, il compose le numéro de son ami Festus. Après quelques minutes, il obtient le retour d'appel.

– Festus, c'est urgent, donne-moi la description de JYL 324, je t'expliquerai plus tard, je t'en prie, fais vite.

– Je ne suis pas au bureau, donne-moi quelques minutes, je te rappelle.

– Fais vite, c'est une question de vie ou de mort.

Carl redémarre la Z28 et fonce vers son bureau, oubliant son dîner. Josiane est surprise de le voir arriver si tôt. Dès qu'il eut pris place dans son fauteuil, son iPhone sonne.

– J'écoute, crie presque, Carl.

– Claude Dorval, 132 Saint-Vallier Ouest, Van Ford, 1974, plaque valide. C'est tout ce que je peux te dire, le terminal des feuilles de route est hors service pour le moment. Tu veux que je poursuive la vérification plus tard?

– Non, merci mon vieux, j'en sais suffisamment. Je te revaudrai ça plus tard. Josiane, je vais chez moi pour quelques minutes, appelle Eddy et dis-lui de se tenir prêt, je passe le prendre dans quarante-cinq minutes, tout au plus.

– Je lui dis pourquoi.

– Non, je ne veux pas rien dire sur le téléphone. Demande au garage de venir chercher la Z28, je l'ai amochée tout à l'heure. Qu'ils me réparent ça le plus vite possible.

– Tu veux me dire ce qui se passe, t'es comme un chien fou?

– Il se passe que je tiens notre homme, il m'a provoqué, mais il a commis l'erreur que j'attendais. Pour une fois, la chance nous aide, la glace aussi d'ailleurs.

Carl raconte rapidement à sa secrétaire ce qu'il vient de vivre en l'espace de vingt minutes, tout au plus une demie heure. Avant qu'elle ne puisse lui poser d'autres questions, il est déjà parti.

Comme prévu Eddy l'attend dans le hall d'entrée de la Centrale de Police. Carl klaxonne en le voyant. Le policier sort et monte dans la Jeep.

– C'est payant être un privé, on ne se promène pas à pied.

– Laisse faire tes conneries, on a du boulot sur les bras. Regarde ça, dit le privé en tendant le petit papier à son vieux copain.

– Qui c'est ce Dorval? Pourquoi tu t'énerves comme ça?

– Je gagerais tout ce que je possède que c'est notre homme, celui-là même qui jouit en étranglant des femmes.

– Où es-tu allé chercher ça?

– Je te raconterai plus tard. Regarde bien, je vais passer aller-retour devant l'adresse, observe bien si tu ne verrais pas le Van qu'on recherche.

– Penses-tu vraiment qu'il t'attend chez lui patiemment?

– Ne fais pas l'idiot, ce serait trop beau, on ne sait jamais. Tu vois le numéro 132?

– Oui, c'est au deuxième étage, là à droite. Pas de fourgonnette en vue?

– Il y a un de ces garages entre les blocs à appartements. Tu sais ce genre de fond de cour.

– Regarde bien si des traces de pneus sont visibles. Je refais une passe. Tu comprends maintenant que c'est plus utile et moins visible que vos foutues voitures que tout le monde renifle un mille à la ronde.

– Il y a bien une trace qui semble sortir, si je me fie au sens de la circulation.

– Ce qui veut dire qu'il n'est pas revenu chez lui où il a planqué sa fourgonnette ailleurs.

– Tu vas m'expliquer à la fin, exige Eddy.

Carl lui raconte en détail, ce qui lui était arrivé une heure plus tôt.

– Tu penses vraiment que c'est lui?

– J'en suis certain, il n'a pas pu résister à me montrer qu'il était le plus fort. Penses-y un peu. La première fois qu'il m'a téléphoné, je venais à peine de rentrer au bureau. Comment pouvait-il le savoir s'il ne me surveillait pas? Peut-être était-il dans l'immeuble quelque part, je suis peut-être passé à côté

de lui sans le remarquer. Frappier a donné suffisamment de détails sur moi pour qu'il me reconnaisse. J'ai certainement encore cette allure de flic qui nous marque pour la vie, qu'en penses-tu?

– À bien te regarder oui, t'as encore cette allure et en plus, tu sens, répond en riant Eddy. Tu sens le poulet à plein nez.

– Ne rit pas, t'as pas vu ton allure, idiot, lance Carl en riant.

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant, on fonce chez lui?

– Oh que non! On reste ici et on observe. Il finira bien par se montrer. Tant qu'il ne fera pas noir, on ne bouge pas. Il reste une heure environ et nous pourrons aller voir le garage.

Les deux hommes passent cette attente en parlant du bon vieux temps. Des bons et mauvais coups qu'ils avaient fait ou que d'autres avaient fait, tout en jetant un œil discret vers le numéro 132. Pas de lumière ne s'allume à l'intérieur. Pourtant, il fait sombre.

– Attends-moi ici, je vais jeter un coup d'œil au garage. On se ferait remarquer à deux. Je reviens.

Carl descend de la Jeep et marche nonchalamment sur le trottoir opposé, dépassant l'adresse sans regarder. Il se rend au prochain coin de rue et traverse la chaussée, pour remonter en sens contraire le trottoir. Arrivé à la hauteur des grandes portes, il s'y appuie tout en sondant la fermeture qui s'ouvre sans résistance. Une fois la porte entrouverte, il éclaire avec sa lampe de poche. Seule une petite voiture japonaise s'y trouve. Même pas de place

pour que la fourgonnette puisse y entrer. Il referme le tout prudemment et repart en direction de sa Jeep.

– Eddy, il ne peut pas stationner la fourgonnette dans ce garage, il n'y a pas d'espace suffisant. Nous allons faire une petite tournée des rues environnantes. Qui ne risque rien n'obtient rien.

Le *Gran Cherokee* avance lentement dans les rues, mais rien ne ressemble à ce qu'ils cherchent. Il reprend son stationnant d'observation

– Carl, il y a quelqu'un au 132, crie Eddy.

– T'énerve pas, nous allons lui rendre visite, viens. Avant de sortir, le privé vérifie son 9 mm. en éjectant et replaçant le chargeur.

Les deux hommes montent l'escalier en essayant de faire le moins de bruit possible. Malgré les précautions, la neige et la glace accumulée sur les marches craquent sous leur poids. Carl est le premier près de la porte. Par la fenêtre, il voit un homme qui s'affaire à se préparer à souper, une bière à la main, cigarette à la bouche. Il a les bras marqués de tatouages, comme les gars de prison s'amuse à le faire pour passer le temps. Son camisole d'été était de mauvais goût et sale. Il devait faire un mètre quatre-vingt-dix, peser environ quatre-vingt-cinq kilos, cheveux brun longs et sales.

– Qu'est-ce qu'on fait? Demande, Eddy à voix basse.

– On va lui dire un mot. D'un geste rapide Carl ouvre les deux portes et pénètre dans le loyer en criant à tue-tête. Tu ne bouges pas ou t'es un homme mort. Le gros 9 mm est pointé en plein front de l'homme surpris. Il a lâché sa

bouteille qui se renverse sur le plancher en roulant. Les deux mains ouvertes au niveau des épaules, il ne bouge pas.

– Tu vas t'asseoir là ordonne le privé en lui désignant une chaise près de la table.

L'homme s'exécute sans parler, pas encore revenu de sa surprise. Pendant ce temps, Eddy referme les portes.

– Je suis très heureux de te rencontrer enfin. Alors, tu voulais me défier, raconte-moi un peu ce que tu fais? lui dit, Carl.

– Hé man! t'es malade ou quoi? Tu rentres icitte avec ton gun, tu cries après moé et tu penses que je va te parler comme ça. Tu sais que j'ai des droits, je veux mon avocat.

– Voilà une demande que tu n'aurais jamais dû faire. Carl range son arme et d'un mouvement sec, enfonce son poing dans l'estomac de l'homme, lui coupant du même coup le souffle. Un autre coup l'atteint en plein front, puis un troisième le fit basculer de sa chaise. Il tombe sur le sol, à bout de souffle et grognant de douleur.

Eddy reste figé sur place, incapable de réagir à la violence de son compagnon. Ce dernier relève l'homme qui tente de porter à son tour un coup, mais il est contré de justesse par un violent coup de genou au bas ventre. Il s'écroule à nouveau, pendant que Carl prend place sur lui.

– Maintenant, tu vas me raconter tout ce que je veux savoir. À commencer par la raison qui t'as poussé à commettre ces meurtres.

- Vous êtes malade, j'ai jamais commis de meurtre, où vous avez pris ça?
- Tu veux que je recommence le traitement, je peux te tenir comme ça toute la nuit s'il le faut. Tu peux me croire, tu ne seras pas très beau à voir quand j'en aurai terminé avec toi.
- Je vous jure que j'ai rien à voir avec ça. J'ai fait du temps pour des vols, mais je ne suis pas un tueur. Laissez-moi reprendre mon souffle.
- Tu reprendras ton souffle quand j'aurai fini, pas avant. Carl lui donne un autre coup de poing au visage et le sang gicle de la bouche de l'homme qui maintenant râle, presque inconscient.
- Carl, laisse-le un peu respirer, supplie presque le policier qui s'est toujours refusé à la violence.
- Je n'ai pas de temps à perdre, on a six meurtres sur le dos. Il nous manque trois corps que nous n'avons pas retrouvés. La population est en panique, je n'ai pas l'intention de le lâcher avant qu'il m'ait tout raconté.
- Où as-tu caché ton Van?
- J'ai pas de voiture, vous avez dû me voir arriver.
- On n'était pas là. Je te repose la question, où caches-tu ton Van?
- Ciboire vous êtes sourd, j'ai pas de Van. J'ai même pas un bicycle à pédales. Je suis sur le Bien Être Social, comment voulez-vous que je me paie un char?
- Je ne suis pas inquiet, les gars comme toi trouvent toujours le moyen de le faire.

- Je suis sorti de tôle il y a deux mois. J'ai rien fait depuis, pas de travail, pas de vol, rien, je vous le jure.
- Tu restes seul ici? demande Eddy.
- Oui, y a bien mon frère qui vient de temps à autre faire un tour, mais pas plus. Il n'est pas venu depuis deux jours.
- Alors, où il est ton frère? poursuit, Eddy.
- Je sais pas, il vient, il repart. Je sais pas.
- C'est lui qui a la fourgonnette qu'on cherche? demande le policier.
- La dernière fois que je l'ai vu, c'est ça qu'il avait.
- Tu vois, pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite, tu te serais évité tout ça. Où est ton frère?
- Je sais pas, y couche jamais icitte, y viens juste faire un tour.
- Ne m'oblige pas à recommencer, cette fois le gars d'à côté ne m'arrêtera pas. Tu vas passer un sale quart d'heure, je te le jure mon vieux.
- Bon ça va, laissez-moi, Il reste pas dans le coin, y vas coucher à la prison d'Orsainville tous les soirs. Il est en libération de jour, il doit être rentré pour vingt-trois heures tous les soirs. Je peux vous jurer qu'il n'a rien à voir avec ces meurtres de filles. Cé pas un tueur.
- Laisse-nous le soin d'en juger, dit Carl en regardant sa montre qui indiquait dix-huit heures trente. Eddy, tu peux le faire garder à vue à la Centrale? demande le privé.

– Sans aucun problème. Habille-toi, tu nous accompagnes, ordonne le policier. Carl, je téléphone pour qu'on vienne le chercher.

Environ quinze minutes plus tard, deux policiers en habit civil entrent dans l'appartement et c'est menottes aux poignets que Sylvain Dorval quitte les lieux. Pendant ce temps, Carl et son compagnon rejoignent la *Cherokee* et prennent la direction du Centre de Détention d'Orsainville. Un rapide coup d'œil sur le stationnement montre que la fourgonnette n'est pas là. Encore presque trois heures à attendre.

Carl regarde son mémo électronique et y relève le numéro privé de Neil Martin, le Directeur du Centre de détention, une vieille connaissance à lui. Il compose le numéro à la grande surprise de son copain.

– Ouais! répond la grosse voix au bout du fil.

– Neil, Carl Bouchard, j'ai besoin de ton aide, c'est urgent.

– Ouais! Qu'est-ce qui est si urgent que ça? questionne le directeur.

– Je ne peux pas tout t'expliquer, peux-tu faire garder au secret un de tes prisonniers en libération de jour?

– Je n'y vois pas de problème s'il est rentré. La plupart ne rentrent pas avant vingt-trois heures. Je vérifie avec mes gars et ce sera fait.

– Je suis avec Eddy Richard du Municipal de Québec. Nous pensons que Claude Dorval est celui qui a commis les six meurtres des dernières semaines.

– OK! Je vous le fais garder au frais dès qu'il sera rentré et je te téléphone. T'as un numéro où je peux vous joindre? Écoute Carl, j'y pense, Dorval a pas de char, il rentre par autobus tous les soirs. Il n'a pas le droit d'avoir une automobile alors qu'il est en libération de jour.

– Je peux te confirmer qu'il en a un. Je t'expliquerai, salut.

Carl lui donne le numéro de son iPhone, puis raccroche. Ils doivent maintenant s'armer de patience.

– Nous avons un petit problème Eddy. Si Dorval rentre par autobus, où est-ce qu'il stationne son Van?

– Je n'ai pas la moindre idée, répond le policier.

– Je ne vois qu'un seul endroit près d'ici. Le stationnement du Jardin zoologique fait remarquer, Carl.

Il embraye du même coup la jeep et se gare dans une partie sombre du grand stationnement où se trouvaient déjà différents véhicules du Ministère de la Chasse et de la Pêche, ainsi que des camions du Zoo.

– Eddy, il ne peut pas laisser son camion dans la rue, à cause du déneigement, il se ferait remorquer tout de suite. Avec ce que je vois, il peut passer inaperçu ici au travers des autres. Tu prends le volant et nous allons l'attendre. Quand il va se pointer, tu fonces sur lui une fois qu'il se dirigera à pied sur le stationnement. Attention pour ne pas le frapper, je le veux tout d'un morceau.

– Tu ne penses pas qu'on devrait demander de l'assistance?

– Tu vois plusieurs voitures dans le coin? Penses-tu vraiment qu'il ne les verra pas. Il n'y a que des camions ici. Tu connais des places où tes gars pourraient se cacher?

– Pas vraiment, tu as raison.

Il est presque vingt-trois heures, lorsque le petit camion Van se pointe sur le stationnement. Il avance lentement en éclairant de ses phares les environs. Il hésite quelques secondes après avoir presque éclairé la jeep. Puis, il se gare entre deux pick-up, où il laisse son camion.

– Prépare-toi à foncer mon vieux, dit Carl au policier. Attends qu'il soit bien en vue, assez loin pour ne pas qu'il tente de revenir vers son Van. Le voilà ce tas de merde. Il a l'air de se méfier, il regarde partout. Il cache quelque chose sous sa veste, c'est peut-être une arme qu'il va cacher quelque part avant d'arriver au Centre. Il ne faut pas le manquer. Tu le laisses avancer encore un peu. Maintenant, démarre et fonce sans t'arrêter.

Dorval entend démarrer le moteur et fige sur place quelques secondes, hésitant à savoir s'il doit courir devant lui ou retourner à son camion. Finalement, il choisit de courir vers le bois de l'autre côté de la route. La jeep *Cherokee* avance rapidement. Carl ouvre sa portière en la bloquant avec son pied gauche.

– Freine et tourne, cri Carl qui, presque au même moment, saute du véhicule en marche, atterrissant directement sur Dorval qui courait désespérément, toutes jambes à son cou.

Les deux hommes roulent par terre sous le choc violent. Carl ressent aussitôt une violente douleur à l'épaule gauche. Dorval se relève lentement et tente de sortir ce qu'il cachait sous sa veste. Le policier, ayant réussi à immobiliser le véhicule, se dirige vers les deux hommes arme au poing. Il n'ose pas tirer, de peur de blesser son ami. Dorval pointe un fusil tronqué vers Carl qui se relève lentement et péniblement. En l'espace d'une fraction de seconde, un coup de feu détonne dans un écho assourdissant dans ce grand espace vide. Dorval chancelle et tombe vers l'avant, un autre coup de feu résonne, sortant cette fois du fusil tronqué, crachant une flamme l'espace d'une seconde à peine et se perd vers les nuages. Claude Dorval est sur le sol et ne bouge plus. Eddy court vers son ami, toujours à genoux.

– Comment vas-tu? Tu es blessé, Carl?

– L'épaule, je pense que je me suis cassé quelque chose. Occupe-toi de ce cochon-là, passe-lui les menottes avant qu'il ne revienne à lui.

Eddy s'approche prudemment, pointant son calibre 38 sur la tête de Dorval. Il repousse du pied le fusil 12 au canon tronqué, passant son arme dans la main gauche, il ramasse l'un des bras de celui qu'ils avaient si longtemps recherché. Une fois les menottes en place Dorval se plaint de douleur, la balle l'avait atteint en pleine poitrine. Le policier le laisse sur le sol et va récupérer

la jeep et l'approche tout près de son ami. Il aide ce dernier à y monter, alors qu'il tient encore son calibre 38 dans sa main droite.

– Où t'as pris cette arme?

– Je l'avais à la cheville, je ne pouvais pas prendre celle sous mon bras. Appelle du renfort maintenant. Au même moment, une voiture de police, gyrophares en fonction entre à toute vitesse sur le stationnement. Le conducteur en voulant s'immobiliser rapidement, faillit emboutir la jeep. Les deux policiers descendent arme au poing.

– On ne bouge plus, crie l'un d'eux.

– Je suis le sergent détective Richard, de la police municipale de Québec. Voilà ma plaque, dit Eddy en montrant l'étui de cuir noir. Vous pouvez ranger vos armes les gars, c'est fini. Appelez deux ambulances et du renfort. Je suis exténué.

Malgré sa douleur, Carl rit de la réflexion de son ami, malgré la forte douleur à son épaule.

– Prends les dispositions pour le faire mettre en isolement complet. Place des gars de confiance avec lui, il ne faut pas le perdre de vue une seule seconde et qu'il ne parle à personne d'autre qu'à tes gars.

– T'en fais pas, tu peux partir en paix, je m'en occupe. Ta jeep sera à la Centrale, je vais l'y faire conduire, j'en ai ma claque pour ce soir.

Deux ambulances arrivent déjà sur les lieux. Carl ne veut pas s'allonger sur la civière, préférant prendre place sur un siège. Une fois rendu à l'hôpital du CHUL, il est conduit à l'urgence. Après une radiographie de l'épaule, le médecin lui annonce qu'il s'agit simplement d'une dislocation de l'épaule.

– J'ai bien peur que vous soyez obligé de souffrir encore un peu, monsieur. Je dois vous replacer ça tout de suite, ça va faire un peu mal.

Le médecin demande à deux infirmiers de lui prêter main-forte pour le tenir immobilisé.

– Vous êtes prêt, monsieur Bouchard?

Le médecin n'attend pas la réponse de son patient et d'un geste sec, il travaille l'épaule dans un craquement qui est rapidement enterré par le cri de douleur que pousse Carl. On avait dû l'entendre dans tout l'hôpital.

– Maintenant, je vous donne quelques calmants que vous prendrez pour vous aider à dormir. Vous avez le choix de passer la nuit ici ou à votre domicile.

– Chez moi, répond Carl, regardant le médecin avec un petit sourire. Je ne crois pas souffrir plus chez moi qu'ici. Votre travail est fait, je rentre. Je peux téléphoner, je crois que j'ai perdu mon iPhone dans l'accident? demande le privé qui, sous le regard du personnel, reprend son holster avec le 9 mm. Ne vous en faites pas docteur, j'ai mon permis.

– Cela ne me regarde pas, je ne suis pas policier, je suis médecin.

– Voici ma carte, si vous avez besoin, je me ferai un plaisir de vous aider à mon tour.

Carl prend le combiné du téléphone et compose le numéro de Josiane.

– Tu peux venir me chercher, je suis au CHUL et à pied.

– Carl, tu n'es pas...

– Non, non, contente-toi de venir me chercher, ce n'est pas grave puisque je te parle. Je t'attends et fais attention, les rues sont glissantes.

Le détective privé prend place dans la salle d'attente, pendant qu'il voit les infirmières jeter un coup d'œil à la carte de visite que le médecin avait déposée sur la table. L'une d'elles lui fait un magnifique sourire en passant près de lui, mais il n'a pas le cœur à la fête, la douleur le gênait un peu trop pour s'adonner à des ébats amoureux.

Un peu plus de trente minutes plus tard, Josiane arrive, les larmes aux yeux. Elle est rassurée en voyant qu'il n'avait que le bras en écharpe. Elle se serre contre lui, sous le regard déçu des infirmières.

Ils quittent l'hôpital, bras-dessus bras-dessous.

Quant à Claude Dorval, le manteau de fourrure, que portait Mélanie Fournier à sa disparition, fut trouvé sur le siège du conducteur dans la fourgonnette. Dans les jours qui suivirent, il raconta aux policiers ses aventures diaboliques. Les corps des trois autres victimes furent localisés par les policiers sur les indications du dément. Son avocat tenta le tout pour le

tout essayant en vain de le faire passer pour aliéné mental. Rien n'y fit, il fut donc reconnu coupable de meurtre au premier degré dans les six dossiers. Par la suite le tribunal le condamna à mourir en prison, excluant toute possibilité de libération.

Pendant ce temps, les familles recueillaient le corps de leurs enfants, victimes d'un individu sans scrupules qui avait choisi sa jouissance personnelle au détriment de la jouissance de la vie de ses victimes. La douleur des familles durerait aussi longtemps que leur propre vie.

Le juge Fournier et son épouse vinrent rencontrer Carl, tout d'abord pour le remercier d'avoir arrêté Dorval, mais surtout, pour leur avoir permis de mettre en terre dans le repos éternel leur fille unique, Mélanie.

Carl Bouchard demeura le bras immobilisé environ une semaine, puis se remit progressivement à ses exercices physiques dans son gym privé. Josiane lui rendait visite et lui préparait de succulents petits repas. Pour une fois qu'elle pouvait le gâter, elle en profitait. FIN

**À SUIVRE dans... Moins payant que prévu...**